

La splendeur de Maya
Krishna Baldev Vaid

Editions Caractère, 2002
Traduit du hindi par Annie Montaut

Présentation

A une époque où les sciences sociales ont popularisé les débats sur l'identité, la différence, le pluralisme, notamment dans les sociétés dites post-coloniales, et où l'actualité récente nous confronte à la question du « choc des civilisations » et de l'intolérance, l'œuvre de Krishna Baldev Vaid offre des réponses originales. D'une part, comme écrivain de la Partition consécutive à la création de l'Inde et du Pakistan en 1947 --lui-même a vécu les massacres et leurs séquelles traumatiques dans un village du Panjab occidental au moment des émeutes entre Hindous et Musulmans ; d'autre part comme écrivain avant-gardiste, inventeur dès les années soixante-dix d'une écriture très personnelle en lien avec une conscience aiguë de la fluidité de l'identité en contexte indien.

Le choix de nouvelles présentées dans ce recueil illustre ces deux aspects de la création de Vaid et donne simultanément un aperçu cohérent de la production romanesque de l'auteur. Au commencement chez Vaid est une sorte de réalisme, où tout ce qui dérange est montré à satiété : d'abord un cycle de deux romans dont le premier, *Son enfance*, en 1958, à la troisième personne, illustre les principes du nouveau roman indien (narrateur témoin impuissant d'un univers déstructuré qu'il ne tente pas de rendre cohérent mais d'observer objectivement par le regard des personnages) et le second (*Temps passé*) à la première personne, relate la partition du point de vue d'un adolescent sceptique devant la montée des tensions et des identités tranchées qui s'imposent sur une réalité beaucoup plus complexe et contradictoire. Le réalisme sardonique s'y double d'un éloge de la folie et de la bâtardise. Le dernier roman de l'auteur en 2000, *Journal d'une servante*, est de la veine quasi-réaliste. Mais dès la fin des années soixante-dix, l'auteur élabore parallèlement un style totalement personnel, qui l'a souvent fait comparer à Beckett, dont il est d'ailleurs le traducteur. Ce style, celui du *Monde de Maya*, en 1999, de *Bimal ou les voies de l'incertitude*, agresse particulièrement les normes conventionnelles dans *Collage en noir* : la parodie, l'enchevêtrement de discours et de styles, la fragmentation de l'intrigue qui déconstruisent le récit correspondent à un effondrement des repères sociaux et idéologiques. La publication de ce roman a du reste été

différée pendant des années, l'auteur se trouvant accusé d'obscénité et d'irrespect vis à vis du sacré et des objets consacrés.

Or ces deux veines, loin d'être contradictoires, élaborent ensemble une vision du monde et une écriture, des écritures, de la résistance à la pensée unique : *Temps passé*, publié en 1981, œuvre de la première manière, sur la Partition, met en scène un groupe d'adolescents qui assistent à la montée des tensions entre Musulmans d'un côté et Hindous/Sikhs de l'autre, et essaient (sans succès), avec quelques adultes aussi « fous » qu'eux, d'éviter les massacres entre communautés ; cela finit mal, dans le massacre général, mais ce que le roman met au premier plan, ce sont les identités fluides, mêlées, jamais uniques ni tranchées. L'auteur utilise l'ironie voire la farce et la suspension du jugement comme armes contre l'« absolutisme du pur », en l'occurrence la violence dite « communaliste » ; *Il n'en est point d'autre*, roman inaugural de la seconde manière représente l'aboutissement stylistique et conceptuel des œuvres de type réaliste. Le titre est emprunté à un vers de Mira Bai, poétesse mystique médiévale chez qui il renvoie à l'incommensurabilité de Krishna (le vers complet signifie « il n'est nul autre que le divin Krishna »). Ce court roman de 1978 échappe complètement aux principes du réalisme, déconstruisant les catégories de la fable et de ses personnages, et même du langage et de la syntaxe. Mais il pose aussi les fondements d'un mysticisme agnostique, d'un scepticisme qui n'est pas un nihilisme, et qui trace peut-être les lignes d'un nouvel humanisme, en version indienne, héritant et des lumières léguées par la rationalité occidentale et de la mystique classique et dévotionnelle indienne.

Des nouvelles traduites ici, « La splendeur de Maya », « La porte de communication », et, à un moindre degré, « Nous les Indiens » relèvent de la première veine. « Mon ennemi mortel », « Sahira » et « Compagnons d'errance », de la seconde.

« La gloire de Maya » met en scène une ruelle de Dinga, village natal de l'auteur et décor de *Temps passé* : la nouvelle offre un portrait de la communauté locale à la fois réaliste et ironique -- de même que « Nous les Indiens » déconstruit sans pitié l'imagerie de la communauté indienne dans son ensemble. L'univers des Hindous dans « La gloire de Maya », notamment des femmes avec leur dévotion superstitieuse, leur attachement passionné au Swami, maître spirituel de toute la communauté, est sévèrement décrit. Tous les défauts, aisément érigés en clichés par les autres communautés religieuses, y sont saisis sur le vif, sans complaisance (tabous alimentaires, mépris et en même temps peur et fascination devant les Musulmans, dureté de cœur, obsession de la pureté rituelle, rapport à l'argent, dans un contexte où les castes de prêteurs sont hindoues et leurs victimes généralement musulmanes, finissant souvent dans le surendettement). Maya, le personnage principal, au nom chargé de connotations (*maya* est le monde de l'illusion mais aussi l'univers créé, visible), est ambiguë, hindoue jusqu'à la caricature et en même temps

atypique dans la mesure où son agnosticisme lui vaut la haine de sa propre communauté. Cette présentation sans complaisance des tares de sa communauté religieuse correspond typiquement à ce que Vaid revendique dans son grand roman *Temps passé* comme la condition préalable à la résolution du difficile problème : comment vivre ensemble dans la différence, comment respecter et véritablement gérer le pluralisme religieux et culturel, fondement théorique de la démocratie indienne, mais qui en pratique est resté depuis la Partition si menacé par les violences inter-communautaires ?¹

Ces textes posent en filigrane la question de l'émergence de la violence : comment se fait-il qu'à un moment donné, à des moments historiquement donnés, un *modus vivendi* relativement harmonieux fondé sur une interaction quotidienne des deux communautés se transforme en guerre sainte ? Comment se fait-il que l'identité de groupe -- groupe unitaire artificiellement homogénéisé sur des principes simplifiés pour la circonstance-- prenne le dessus sur les identités plurielles, complexes, relativement cloisonnées, étalées plus encore que hiérarchisées, qui sont le propre du tissu social villageois dans le sous continent ?

Les réponses données à la première question par de très nombreuses oeuvres littéraires sont souvent implicites², tendant volontiers à mythifier l'« avant » comme une ère de fraternité locale harmonieuse brisée par un agent extérieur (les Anglais, les grands leaders politiques, les intérêts économiques ou politiques de diverses mafias), bref, « l'autre » du village ou de la qasba constituée rétroactivement en micro-climat où règnerait l'entente sans ombre d'une même culture partagée. Le début du roman *Tamas* de Bhisham Sahani, tourné par la suite en feuilleton télévisé, si populaire en Inde qu'il tend à s'imposer comme *le* roman de la partition, est particulièrement significatif : un malheureux apprenti boucher est payé pour égorger un cochon pour des commanditaires qu'il ne connaît pas, et ce

¹ Les heurts entre communautés religieuses entre-temps ont montré à l'évidence les limites du « partage » traumatique mais aussi l'impuissance des réflexions qu'il a suscitées à prévenir la récurrence de la violence. La politisation des crispations identitaires ne s'est pas calmée après l'Indépendance : guerres entre l'Inde et le Pakistan (1965, 1971), violents affrontements à l'intérieur de l'Union Indienne, entre Hindous et Sikhs dans les années quatre-vingts (alors qu'en 1947 Sikhs et Hindous étaient perçus ensemble comme « l'autre » des Musulmans), puis entre Hindous et Musulmans dans les années quatre-vingt-dix, autant d'incidents qui rouvrent périodiquement la blessure de la Partition, et reposent avec insistance la question de ce que certains représentent comme un choc de civilisations.

² Pour une vision synthétique de la littérature de la Partition, on peut se reporter à Alok Bhalla, 1994 (réed 1997), *Stories about the Partition of India*, Delhi, Harpers Colins Publ., Mushirul Hasan, 1995 (réed 1997), *India Partitioned, The Other face of Freedom*, Delhi, Lotus, 2 vol., Ravikant et Tarun K. Saint, 2000, *Memories of Partition*, Delhi, Katha, Ritu Menon & Kamla Bhasin, 1998 (réed. 2000) *Borders and Boundaries*, Delhi, Kali for Women, ainsi qu'aux revues *Hindi 3-4* (*Memories of Partition*, octobre 2000) et *IIC Quarterly* (*Crossing Boundaries*, 1997).

cochon se retrouve le lendemain sur les marches de la mosquée, déclenchant les troubles dans le village...

Krishna Baldev Vaid va sur ce plan à contre-courant de la correction politique qui consiste à nier les tensions préexistantes. Loin de les minimiser³, il leur cherche une explication, et du coup pose la seconde question : comment une identité de groupe artificiellement simplifiée se cristallise-t-elle ? Cette question fait apparaître le fameux « choc des civilisations » comme contingent, dans un espace où la différence des cultures, avec les ajustements à l'autre, peut contribuer à l'épanouissement d'une véritable culture du pluralisme. Rendre ces ajustements moins fragiles revient pour lui à ne pas neutraliser les différences, à en refuser la ségrégation dans l'espace du privé : à tenter de comprendre l'autre comme semblable et différent sans transformer sa différence en analogie. Ce faisant il se démarque subtilement des entreprises de conciliation comme celle d'un Dara Shikoh au dix-septième siècle, après Akbar, figure volontiers remise à l'avant-scène de la réflexion sur la tolérance.

Mettant sans pitié en évidence les tabous les plus profonds et les mieux défendus qui structurent l'identité hindoue en lui construisant un corps pur -- dans l'évitement de la souillure du contact sexuel et alimentaire avec l'autre -- Vaid les stigmatise explicitement et les fait violer par la plupart des personnages qui ont sa sympathie. Cette violation systématique des tabous illustre une vision de l'identité fluide, très explicite dans *Temps passé*, qui évoque celle d'économistes comme Amartya Sen et de sociologues comme Khubchandani⁴. Il théorise en outre cette indétermination de l'identité comme une parade essentielle contre la guerre sainte : car pour tuer il faut avoir des certitudes, être sûr de sa propre identité, une et distincte de celle de l'autre ; sûr que l'autre est ainsi l'ennemi. Le doute sur l'unité et le caractère tranché, distinctif, de sa propre identité, très apparent dans « Mon ennemi mortel », est donc l'assurance de ne jamais être un tueur. La parodie des rites et habitus qui construisent une identité de groupe tranchée correspond à la revendication d'une identité « impure », flagrante dans le grand roman, où seuls les « fous » sont les véritables pacifistes, leur folie consistant à ne pas se laisser agréger aux identités claires et antagonisées du jour. Même dans la nouvelle « La splendeur de Maya », l'héroïne, totalement marginalisée et

³ Ou de leur opposer l'héroïsme individuel comme par exemple dans *A Train for Pakistan* de Kushwant Singh, où c'est un Sikh fruste qui se sacrifie pour sauver les réfugiés musulmans. Chez Vaid, l'héroïsme n'est pas valorisé, et le boucher musulman qui sauve la famille du narrateur dans *Temps passé* est présenté comme très ambigu (violateur potentiel, tueur potentiel).

⁴ La notion de « fluid identity » et de « fluid zone » Hindi/Panjabi/Urdu (les trois langues parlées au Panjab et abusivement identifiées aux identités religieuses Hindou, Sikh, Musulman) est théorisée comme concept sociolinguistique par L.M. Khubchandani (1997, *Revisualizing Boundaries : A plurilingual ethos*, Delhi, Sage). Amartya Sen en développe les implications dans une perspective d'économiste (2001, « The smallness thrust upon us », *The Little Magazine* 2-3, June, pp. 6-12).

conspuée pour avoir mangé de la main d'un Musulman, est comparée à Gandhi. Dans le texte hindi, l'intrication des identités hindoue et musulmane passe par les choix lexicaux : termes arabes, persans et sanscrits, certains courants mais d'autres très recherchés, sont co-présents dans toutes les nouvelles.

La folie, qui est à l'horizon de l'identité incertaine typique des personnages de Vaid, correspond non seulement à la possibilité de dénoncer les tabous consacrés par l'hypocrisie sociale, mais à la folie mystique, celle du *dīvânâ*, fou mystique. Le doute critique et l'élan mystique procèdent chez Vaid d'un même refus des identités tranchées. Par exemple le « je » hésitant, soumis et à la limite de la non-identité dans « Mon ennemi mortel » se trouve confronté à son Autre (autoritaire et sûr de lui comme le mystérieux Autre de *Il n'en est point d'autre*, mais socialement bien différent, puisqu'il s'agit d'un déclassé vagabond), et à la fin de la nouvelle cet Autre se révèle être un double quasi mystique du narrateur qui le pousse à rejoindre le territoire de la liberté. Ce territoire est représenté comme le lieu où se suspendent les contradictions et les différences, sociales et psychologiques, de sorte qu'un tel univers s'identifie à celui de la libération. Toute la nouvelle est bâtie sur une double opposition : le narrateur et sa femme, le narrateur et son ennemi, la soumission à l'univers social normé en la personne de l'épouse coïncidant avec la haine de l'Autre en la personne du vagabond. La fin s'ouvre sur la résorption des oppositions, avec la tentation de céder à l'appel de l'infini en quittant femme et maison, et en s'unissant à ce double mystérieux qu'est l'« autre ».

D'une façon plus onirique, la nouvelle « Sahira » présente aussi à travers son narrateur le lien d'une personnalité indécise et de l'appel de la fusion mystique : fusion au « grand vide » qui est aussi le « grand tout », comme le « tout » de l'identité en est aussi le « rien ». La femme, significativement inconnue, innommable et fantasmagique, est représentée comme la « magicienne » (la *sahira*) seule capable de faire accéder à la libération. On la trouve aussi, avec d'autres figures de passeurs, dans certains épisodes des « Compagnons d'errance ». Cette nouvelle en plusieurs épisodes met en scène fakirs, vagabonds et apparitions fantastiques, qui tous amènent le narrateur à s'interroger sur la libération. Dans ces textes de la veine non réaliste, la neutralisation des oppositions et des différences, souvent spectaculaire quant à la forme et au fond, est une manière chez Vaid d'accéder au « point focal » où s'efface la différence entre ordinaire et extraordinaire, entre plaisir et douleur, entre vie et mort, entre ici et là-bas, entre Il ou Elle et Je, ce point d'où l'on a vue sur « le grand vide », et où le « soi », qui n'est plus ni « il », ni « je », transcende la finitude et les limitations du monde phénoménal -- celui de maya, l'illusion.

Cette notion classique en Inde de libération (*moksha*), fait l'objet chez Vaid d'une ironie ambivalente, parodiée qu'elle est à travers l'absurdité des personnages et des situations où elle émerge et à travers les choix lexicaux :

au terme sanscrit de *moksha* se substitue souvent le persan *âzâdî*, à celui de *shunya* qui désigne en sanscrit le vide, celui, arabe, de *sifr*, le zéro, affectés du reste aussi aux « ratés » des compagnons d'errance⁵. Ces notions doivent se comprendre dans le contexte de la philosophie classique hindoue, mais aussi de la dévotion mystique médiévale, dont la poétesse mystique Mira Bai fournit la référence constante chez Vaid. De même qu'elle fournit le titre du roman « il n'en est point d'autre », elle alimente le répertoire musical de la vieille Maya dans la nouvelle, et résume celui de la jeune Shila dans « La porte de communication ».

Le discours mystique sous-jacent au fantastique chez Vaid, quelle qu'en soit la dimension parodique, est nettement inscrit dans le contexte culturel indien. Dans ce contexte, l'aspiration au fusionnel, vulgarisée par les Upanishads -- dont la théologie négative avec son « ni... ni » est un quasi stéréotype de la description du bien suprême -- puis par les spéculations du non dualisme védantin et les théories esthétiques classiques, est une norme parfaitement acceptée⁶. La conception du sujet comme « non séparé », ce « soi » ou *âtman*, qui transcende le « moi » individué, et le rend indissociable du principe cosmique *âtman /brahman*)⁷, est sous-jacente à la théorie esthétique classique des émotions poétiques, assurant ainsi l'osmose entre contemplateur, contemplé et contemplation dans le *rasa*, la saveur esthétique. Le transport esthétique permet ainsi d'accéder au non-manifeste à travers le manifesté, notamment par le *rasa* de la sérénité, théorisé par Abhinavagupta, qui assimile l'émotion « tranquille » à la libération, *moksha*. En quoi l'émotion de la sérénité s'apparente au principe suprême, le *brahman* absolu, objet constant de la quête du narrateur chez Vaid. Il est en effet obsédé de sérénité et de libération, tout en en raillant les artifices, et en obtient souvent l'avant-goût en psalmodiant comme des « mantra » des vers de la poésie mystique médiévale. Or cette poésie elle-même représente la ré-élaboration par la mystique dévotionnelle populaire de la fusion au principe suprême abstrait. Ces citations, qui ont certes une fonction parodique, n'en constituent pas moins l'intertexte fréquent de la fiction de Vaid, et en font une sorte de mystique agnostique.

⁵ La dimension parodique est particulièrement claire dans la nouvelle « Histoire de renaissances », traduite dans l'ouvrage du même titre publié par Langues et Mondes (2002).

⁶ Le non dualisme (*advaita* : non duel) caractérise le *Vedanta* (litt. « fin du Veda »), une des écoles de la philosophie les plus populaires chez les écrivains du vingtième siècle.

⁷ Pour en savoir plus sur les rapports entre *aham* et *âtman*, on peut se reporter à Hulin (1975, *Le Principe de l'ego dans la philosophie indienne*, Paris, de Boccard), Renou (1978, *L'Inde fondamentale*, Paris, La Découverte), Biardeau (1975, *Théorie de la connaissance et philosophie de la parole dans l'Inde brahmanique*, Paris La Haye, Mouton), qui tient compte de cette articulation quand elle note qu'il est difficile de parler d'opposition entre sujet conscient et sujet inconscient.

L'angoisse de la quête indéfinie du territoire fusionnel chez Vaid s'inscrit donc dans le champ culturel hindou, aussi bien que soufi⁸ : les fakirs sont des compagnons d'errance privilégiés chez Vaid ; l'épisode du « Tombeau » dans la dernière nouvelle développe un paysage nettement soufi autour de cette réalité en soi étrangère à l'hindouisme qui brûle ses morts. Mais les références indiennes sont chez Vaid croisées avec l'influence de l'existentialisme occidental : l'interrogation sur l'être, la conscience de l'absurde propre à ce courant littéraire influença considérablement cette génération d'écrivains indiens⁹.

A ce contexte culturel traditionnel et à la fascination pour le fusionnel, on peut aussi donner des explications psychanalytiques et sociales, en lien avec la genèse de l'individu. L'étude de l'enfance en milieu indien, selon les spécialistes de la psychologie sociale Richard Lannoy et Sudhir Kakar, met en évidence un narcissisme primaire qui tend à valoriser la relation fusionnelle et la soumission à l'autorité plutôt que les conduites autonomes : fascination pour un univers où dedans et dehors ne sont pas clairement séparés, où le moi et l'autre ne sont pas constitués en tant qu'individualités distinctes ; fascination pour la fusion cosmique et le renoncement au monde matériel. De telles attitudes procèdent de l'emprise prolongée et intense de la relation fusionnelle avec la mère. D'où une difficulté persistante à se constituer une personnalité autonome et à entrer dans des relations d'adulte. La nouvelle « Nous les Indiens » aborde nettement le lien entre les difficultés conjugales des adultes et les frustrations de leur jeunesse « indienne ». D'où aussi l'angoisse et la mélancolie si caractéristiques du narrateur chez Vaid (« Mon ennemi mortel », « Compagnons d'errance »).

Il oscille entre angoisse, liée au risque de morcellement et de désintégration du moi, et mélancolie d'une part, tentation de l'envol jubilant dans le grand vide et réunion imaginaire à l'Autre inconnaissable d'autre part (« Sahira »). Lannoy¹⁰ met cette double postulation en rapport avec la difficulté d'identification du sujet dans un univers où les figures de l'autorité parentale sont multiples et changeantes. Dans la famille étendue en effet, qui dominait la société indienne jusqu'à très récemment, la maisonnée comprend les familles de tous les fils, et pour les enfants, une pluralité de figures d'identification paternelle. En outre, la distribution des rôles sociaux,

⁸ Le soufisme a été un élément crucial dans l'élaboration de la mystique médiévale et de la poésie dévotionnelle hindi.

⁹ Même si, comme le suggère l'auteur lui-même, ce serait un contresens d'interpréter l'angoisse existentielle comme le seul apanage de l'existentialisme et de ses épigones, et de le dissocier, dans son cas, de la tradition indigène qui lui donne une portée et des enjeux assez différents.

¹⁰ Lannoy Richard (1975: *The Speaking Tree. A Study of Indian Culture and Childhood*, New-Delhi, Oxford University Press), pp. 108-112. Kakar Sudhir (1978: *The Inner World: A Psychoanalytical Study of Childhood and Society in India*, New-Delhi, Oxford University Press), ce dernier significativement traduit en français aux Editions Fayard sous le titre de *Moksha, Le monde intérieur*.

qui exclut ou limite la compétition individuelle, ne favorise pas les conduites d'autonomie et de responsabilité individuelle auxquelles s'associe la maturité en Occident. D'où la persistance d'un 'narcissisme primaire' chez le sujet même adulte et sa facilité à accepter l'autorité d'un maître spirituel (un « gourou ») d'autant plus que ce dernier apparaît comme le passeur capable de le ramener à l'état d'indifférenciation fusionnelle.

Par son incurable mélancolie, sa "peine sans remède"¹¹, son aboulie refermée sur le silence ou sur le gémissement, le narrateur de Vaid offre la parfaite image du désespéré : un mystique, comme le définit Kristeva dans son étude sur la mélancolie, *Soleil noir*, indéfiniment en deuil d'une perte qu'il ne peut nommer ni localiser puisqu'elle remonte à la blessure narcissique primaire¹². Mais à cette perte et à cette blessure, qui eussent pu rester innommables car elles échappent au domaine du symbolique -- au sens analytique du terme -- le contexte indien offre un mode d'expression de choix. Les spéculations sur la libération et l'accès au territoire fusionnel, sur lesquelles s'appuient pour les parodier l'écriture de Vaid, l'empêchent de se refermer sur son solipsisme.

La mise en forme des contenus narratifs – ironisation, dissociations, allitérations et répétitions, attentat fréquent contre l'aptitude du système de la langue à saisir l'innommable – invite à voir dans les récits non réalistes comme une tentative réussie de sublimation. C'est donc l'écriture, jouant en outre à plein de l'intertexte culturel indien, particulièrement apte à mettre en scène le territoire du liminal¹³ et du non séparé, qui prend en charge la résolution de cette blessure primaire. Mais l'écriture n'en est pas que la thérapie : elle aboutit aussi à l'élaboration d'un discours où la pensée indienne, dans sa réflexion ancienne, médiévale et moderne, sur l'indifférencié, contribue originalement à la pensée du sujet et de sa structuration. L'ironie et la parodie, dimension rarement présente dans les lettres hindi¹⁴, fait en particulier l'originalité de Vaid : elle lui permet de tenir un discours agnostique et en même temps mystique, de maintenir à la

¹¹ L'expression sert de titre à un roman de Vaid de la seconde manière, en hindi (arabisé) *Dard lâdavâ* [littéralement 'Douleur irrémédiable'], dont les contenus et le style sont proches de ceux de *Il n'en est point d'autre*. Elle pourrait servir de titre au premier épisode de « Compagnons d'errance ».

¹² Certainement accusées par le traumatisme de la Partition de 1947. Sur la perte innommable et le deuil indéfini propre au narcissisme, voir le premier chapitre de Kristeva (1986, *Soleil noir. Deuil et mélancolie*, Paris, Seuil). La blessure originaire et le sentiment de manque consécutif à la perte initiale générant une quête infinie et impossible trouvent une expression magistrale dans l'étonnante nouvelle sans ponctuation « L'objet introuvable » traduite dans *Histoire de renaissances*.

¹³ Les seuils, dans les récits de Vaid (à commencer par la première nouvelle « Sahira ») ont, avec les espaces de passage et de transition, un rôle beaucoup plus important que les lieux déterminés par leur clôture.

¹⁴ Alors que la dimension satirique y est largement représentée.

fois le texte culturel parodié et sa négation par le rire, de suspendre le jugement.

Une écriture du suspens, de la dérision, de l'indécidabilité, qui ne se comprend bien que dans son contexte culturel et socio-psychologique. Mais qui, on le pressent dans les récits réalistes¹⁵, peut aussi inventer la prose de la résistance aux identités tranchées et simplifiées --reconstruites artificiellement comme pures. Comme celles-ci finissent toujours dans le terrorisme, le style de Vaid peut se comprendre, aussi, comme une forme de résistance au terrorisme, à ce que Rushdie appelait l'absolutisme du pur et de la vérité. Mais une résistance fondée sur l'élaboration (critique, et non destructrice) de l'héritage « dévotionnel ». Ce style n'exclut donc pas, une fois distancé par la conscience et le dire, l'avènement d'un sens de l'histoire, convoquant le réel dérangeant, le regard critique sur le monde social et sur l'intimité du sujet. La reformulation de l'héritage consiste chez Vaid à explorer la subjectivité traditionnelle, négociée par un regard qui conquiert l'extériorité sans renoncer à s'ouvrir sur l'indistinction et l'aspiration au fusionnel.

¹⁵ *Temps passé* en est une illustration magistrale. Voir l'extrait « Le train de Lahore », publié dans la revue *Dédale* 14, 2002.

Krishna Baldev VAID

1995 (hindustan ravivasriya)
trad du hindi par Annie Montaut
(INALCO-CNRS)

Sahira

Sahira n'est pas son nom, pas son vrai nom, je ne sais pas si elle a un nom, un vrai nom moins encore.

Je suppose qu'elle n'a pas de nom -- l'innommable. Ce n'est pas une supposition, c'est mon désir : je désire qu'elle n'ait pas de nom, qu'elle reste innommée, afin que je puisse la chérir sous tous les noms, la chérir indéfiniment, dans le secret de mon cœur, jusqu'à la fin.

En dépit de ce désir, je lui ai donné un nom par commodité -- Sahira, c'est-à-dire la Magicienne. Ce nom témoigne de ce qu'elle a d'unique, non de sa beauté.

Je suppose qu'elle n'a pas de forme. Ce n'est pas une supposition, c'est mon désir : je désire qu'elle soit sans forme, afin de pouvoir la contempler sous toutes les formes, la contempler indéfiniment, jusqu'à la fin.

Je n'ai jamais rencontré de femme qui s'appelât Sahira, pas même dans le monde de l'imaginaire, ni non plus dans l'univers poétique ou onirique ou romanesque, mais dans chaque femme qui m'a excité m'est apparue Sahira ; pas d'emblée, mais dès que j'ai perdu conscience -- à moins que je n'accède dans cette chute à la supra-conscience.

Donc, hier soir, comme je sortais de mon temple de l'hésitation, mon Anuman Mandir¹⁶, pour aller à sa rencontre, et que j'avais fermé les yeux pour y voir plus clair dans mes pensées, j'avais une fois de plus tenté de la voir et elle m'était apparue à tel point sans forme et sans nom que j'en étais resté tremblant. Un nom alors, Sahira, avait traversé, fulgurant, le désert de mon esprit, et je l'avais adopté pour ma commodité personnelle.

Quant à ce nom, certes il a moins d'un jour, mais j'ai l'impression, quand j'ai perdu conscience (ou que j'accède à la supra-conscience), que je la chéris sous ce nom, tout au fond de mon âme.

¹⁶ Le mot qui signifie « supposition » est *anumân*, terme qui déclenche un jeu de mots sur Hanuman Mandir, le temple dédié à la très populaire divinité Hanuman, singe qui aida Rama dans sa lutte contre les forces du mal.

Je ne sais pas qui elle est. Peut-être n'étais-je allé à sa rencontre que pour lui demander qui elle était, ou pour qu'elle me le dise spontanément. Je n'ai d'ailleurs pas à me réfugier derrière ce peut-être.

J'ai envie que quelqu'un me demande qui je suis, pas n'importe qui mais quelqu'une qui sache qui je suis et qui, devant mon impuissance à lui dire qui je suis, à lui parler de ma véritable nature, ou bien devant la flagrante inadéquation, voire les flagrantes contrevérités de ce que je lui dirais, commence par me dire qui je suis. Je n'ai jamais rencontré pareille créature.

Je ne sais pas qui je suis. Je sais que je ne sais pas qui je suis. Peut-être que dans l'idée d'aller ainsi à sa rencontre il y avait l'espoir que lorsque je lui demanderais qui elle était, et que lorsqu'elle me demanderait qui j'étais, et qu'au lieu de lui répondre je commencerais à bafouiller, elle serait touchée par la compassion et commencerait par me dire qui j'étais et qu'à l'écouter je trouverais la délivrance et m'affranchirais des leurres de la passion.

Dans cet appel qu'elle me lançait j'avais soupçonné un guet-apens, car je le vois, cet appel, et je la vois, elle, depuis si longtemps dans chaque femme, alors qu'aucune ne m'a jamais appelé. De toute façon, je ne vois dans l'invitation que l'invite à me fourvoyer, toujours. Son appel m'était parvenu dans un rêve. La plupart du temps, c'est en rêve que me parviennent les appels. L'émerveillement, je l'avais peut-être eu en rêve aussi, même après que le rêve se fut brisé. L'émerveillement, je l'ai à chaque appel.

Je ne peux pas décrire cet appel, je ne veux pas décrire le rêve. Si on les décrit, rêve et appel perdent leur réalité.

D'accord, le fantôme de la réalité me reste chevillé au corps.

L'essence de cet appel, le fond du rêve était l'invite à venir la rencontrer un soir. Comment comprendre ?

Elle n'avait pas précisé l'heure ni le lieu du rendez-vous mais avait laissé entendre assez clairement que lorsque je me déciderais le lieu et l'heure se feraient savoir d'eux-mêmes.

Donc, hier soir, à minuit tapant je m'étais envolé, et m'étais retrouvé campé sur le seuil d'une porte que je n'avais jamais vue de ma vie. Cela me donne un sentiment d'inquiétante étrangeté de me tenir au seuil d'un espace inconnu. Je suis l'esclave de mon ego. Et cet esclavage a beau m'être désagréable, je ne peux pas m'en débarrasser. J'avais à grand peine refoulé l'envie de tourner les talons. Si la porte avait été fermée je serais sans doute reparti, quittant ce seuil et ses mystères. Les portes fermées me font peur, les ouvrir franchement me fait plus peur encore. Sans doute le savait-elle, et c'est pourquoi elle avait laissé la porte ouverte. Sans doute sait-elle tout sur moi.

Elle était assise, le dos tourné vers la porte, à même le sol, dans la cour intérieure. La cour était vide, son dos était magnifique, il brillait sous la lune. Elle avait la tête inclinée, comme si elle regardait au fond d'un puits, allaitant eût-on dit quelque nourrisson invisible à la manière des paysannes ou des ouvrières, attirant et concentrant dans la nudité de son dos la lumière de la nuit, impassible, indifférente.

Mon regard poignardait son dos, mon âme me poignardait. J'avais l'impression que mon regard se fracassait sur un rocher et se brisait en mille éclats. Le souffle coupé, je restai là, debout, me disant que mon voyage dans les airs m'avait parachuté sur le mauvais seuil, en réponse à un faux appel, ou qu'à la suite de quelque erreur d'interprétation de l'appel je me retrouvais en présence de la mauvaise Sahira.

En dépit de ces incertitudes, je n'avais pas bougé d'un pouce. Incertitudes qui s'étaient sans doute élevées pour ébranler ma décision et me rapatrier dans mon temple de l'hésitation. Je savais que si je laissais passer cette occasion, il n'y aurait plus d'appel pour m'entraîner où que ce soit, plus le moindre appel de Sahira, et que tout ce que je voulais demander et dire à Sahira me resterait gravé au cœur, irrévocablement flétri.

Je ne savais pas ce que je voulais lui demander.

Je ne savais en réalité rien du tout, j'avais peur, j'avais quantité de peurs, et, la pire de toutes, tourner les talons bredouille sans avoir rien dit, rien demandé, rien fait.

Pour chasser cette peur, je me raisonnais sans relâche, crétin, voilà l'occasion, dis tout, demande tout, fais tout ce que tu as envie de faire, ne tombe pas dans le piège, ne va pas te dire que tu ne sais pas ce que c'est, 'tout', qui est Sahira, qui tu es, pourquoi son dos est nu, pourquoi il est face à toi, ce qu'elle fait dans cette cour intérieure, ce qui adviendra de toi après cette rencontre, non, ne tombe pas dans le piège, dans aucun piège ; reste seulement ferme sur tes positions, cramponne-toi, ne bouge pas, il se peut que Sahira prenne les choses en mains elle-même, il se peut qu'elle soit en train de te tester, ne te mets pas dans la tête que tu n'as jamais réussi à aucun examen, ne pense à rien, n'oublie pas qu'il ne t'était jamais parvenu aucun appel semblable de nulle part, oublie tout, il se peut que cette Sahira et elle seule soit ton vrai port d'attache, ton havre de paix, que si tu accèdes à elle, la traversée soit assurée¹⁷, c'est possible, surtout, surtout, ne bouge pas d'ici.

Je ne bougeai pas des lieux certes, mais pendant un temps infini je ne parvins même pas à trouver le courage de bégayer. Je ne parviens déjà pas à m'exprimer d'une voix normale en temps normal, un miracle pareil m'était tout à fait impossible dans ces circonstances extraordinaires, je le savais, mais il ne m'a jamais été impossible d'oublier ce que je sais.

Outre ces deux questions fondamentales quant à la véritable nature de Sahira et la mienne -- qui est-elle, qui suis-je -- diverses autres questions, diverses autres pensées de moindre importance se pressaient à mes lèvres. Un temps considérable s'écoula à les envoyer promener aux quatre vents.

Pendant ce temps Sahira avait pris conscience de ma silencieuse présence. Aucune femme ne peut rester inconsciente de la présence d'un homme à qui elle a elle-même lancé une invitation, fût-ce dans les rêves de cet homme, d'un homme qui est resté posté un temps considérable au seuil de sa porte à

¹⁷ La traversée (de l'existence) a ici un sens métaphysique, celui des soufis et de la dévotion mystique (*bhakti*). L'auteur emploie du reste un mot arabe, *sâhil*, pour désigner ce havre.

poignarder son dos du regard. Mais elle ne se retournerait pas pour me regarder, je le savais, parce qu'elle devait savoir que la vue de son visage me rendrait encore plus muet.

J'avais commencé à psalmodier intérieurement, avant d'ouvrir la bouche, ce qui me venait à l'âme :

Pourquoi à la racine de tout amour y a-t-il le mensonge ?

Si la mort n'existait pas l'amour n'existerait pas non plus.

Mort, mère de la beauté.

Tout amant véridique est un homme faux.

Cette nuit aussi se fera sable et poussière.

Je t'aime. Dans ce toi il y a tes jambes, tes doigts, tes entrailles, tes yeux, tes étirements, tes frustrations, tes talons, tes seins, tes faiblesses, tes maladies aussi, et tes cheveux, tes ongles, tes coquetteries aussi, et aussi tes mensonges. T'es-tu jamais demandé lorsque je t'embrassais combien de chacals me rongeaient le cœur, quel silex me perçait la poitrine ?

Tout amant doit avoir un chien noir qui ressemble à un petit poney quand il court.

Tu existes, je n'existe pas.

La laideur, essence de l'amour.

Tous les amants sont des voleurs. Certains des assassins un peu, et certains des saints.

Tu es ma mort.

Tu es la mort de mon moi.

Comment faire pour être l'assassin de ton moi ?

Si la souffrance s'en allait de l'amour, que resterait-il ?

Si demain j'attrape la lèpre, tu pourras m'aimer encore ?

Avoir envie de faire l'amour juste avant de mourir, ça s'appelle l'amour.

Je veux trois gouttes de ton sang.

Que fais-tu donc assise en ce lieu ?

D'où sortent ces fleurs et ces feuilles ?

Perdu dans mon incantation j'avais ouvert la bouche et m'étais mis à parler :

Pourquoi es-tu assise ici fermée comme une huître ?

Pourquoi fais-tu semblant de ne pas t'apercevoir de ma présence ?

Pourquoi ne te retournes-tu pas pour me demander qui je suis ?

Si tu sais qui je suis pourquoi tu ne le dis pas ?

Pourquoi m'as-tu appelé ici ?

Pourquoi as-tu le dos nu ?

Qui es-tu ?

Pourquoi me mets-tu à l'épreuve ?

Pourquoi m'obliges-tu à être banal ?

Je veux tout te dire.

Ce désir est la preuve de mon amour.

Je ne pourrai pas te dire tout, même à toi.

Cette impuissance ne prouve pas l'incomplétude de mon amour.

Je voudrais que tu viennes à ma rencontre un soir, à mon appel, et que je t'apparaisse ainsi de dos, dans la nudité de mon dos.

Je voudrais que ton dos se fasse une immensité de glace et croire ne jamais pouvoir tout dire ni à toi ni à personne d'autre, ce tout dont je n'ai pas connaissance moi-même, mais que je me torturerai sans repos, jusqu'à la fin, à vouloir dire.

Mon désir n'aboutira à rien je le sais, mais bien que je le sache, je ne pourrai pas m'empêcher de désirer, je le sais.

Tu es ma mort.

Mera Dushman : mon ennemi mortel

1962

En ce moment, il est étendu dans l'autre pièce, inconscient. Aujourd'hui j'avais mélangé à son apéritif un petit quelque chose car il siffle d'habitude son verre d'alcool comme un innocent sirop de fruit sans que ça lui fasse le moindre effet. Quelques filaments rouges qui dansent dans la prunelle des yeux, un léger film de sueur qui brille sur le front, les lèvres un peu plus venimeuses et brillantes, mais c'est tout, pas de changement notable dans le comportement.

Je me suis étonné de ne pas avoir pensé plus tôt à cet expédient. Peut-être d'ailleurs que j'y ai pensé et que quelque autre réflexion aura étouffé dans l'œuf cette pensée. C'est quelque chose qui m'arrive souvent, de réfléchir à une question et d'en perdre mes nombreuses pensées antérieures, étouffées dans l'œuf. Aujourd'hui encore j'étais rongé par le doute, qu'il n'aille trouver une différence de goût et me prendre la main dans le sac. Mais il finissait à peine son verre que ses yeux s'étaient déjà éteints, tandis qu'augmentait mon audace. L'envie m'avait pris de lui tordre le cou sur le champ. Mais la perspective des conséquences d'un pareil acte m'avait glacé les sangs. J'imagine que tous les lâches sont doués d'une imagination vive, ce qui les met systématiquement à l'abri de tout danger. Je m'étais cependant armé de courage et l'avais regardé bien en face, pour une fois. Et ce n'est pas rien, pour quelqu'un qui devant lui en temps ordinaire ne peut fixer son regard inquiet et agité comme un oiseau qui volète. En temps ordinaire mon attitude à son égard est des plus extraordinaires.

Enfin, bon. A présent, il avait les yeux complètement fermés et la tête ballante. Avant de s'effondrer de côté, ses bras s'étaient levés vers moi avec un mélange d'élan et de lassitude semblable à la langueur des branches alourdies par les fruits. A le voir ainsi déliquescent, j'avais cru qu'il était en train de rendre l'âme.

Mais je sais bien qu'il peut à tout instant se redresser d'un bond. Et qu'il ne dira rien en reprenant ses esprits. Sa force est dans son silence. A l'époque où tout a commencé, il parlait déjà extrêmement peu, mais à présent il est pour ainsi dire muet.

Rien qu'à imaginer son dédain muet, j'en ai des sueurs froides. Je l'ai dit, je suis un lâche.

De toutes manières, Dieu sait pourquoi je m'étais mis dans la tête qu'après tout ce temps d'éloignement je me retrouverais par miracle affranchi de la

terreur qu'il me cause. Peut-être l'avais-je ce jour-là emmené chez moi dans l'euphorie de ce bonheur. Peut-être entre temps avais-je entretenu l'espoir fallacieux de le rabaisser en le confrontant à mon autorité. J'avais peut-être cru qu'il décamperait de lui-même, quittant l'arène à la vue de ma superbe épouse et de sa vivacité, de la belle santé de mes enfants et de leur joyeux éclats, du luxe bourgeois de ma demeure si accueillante, et que je me trouverais ainsi débarrassé à jamais de lui. Peut-être voulais-je lui montrer à quel point j'avais pris en mains ma vie et quel agrément j'avais su lui donner une fois libéré de sa harcelante présence.

Mais ce ne sont là que prétextes boiteux. La vérité est sans doute que ce soir-là je ne l'avais pas emmené avec moi mais que c'était lui qui était venu avec moi, comme si c'était lui et non pas moi qui voulait abaisser l'autre. De toute évidence, ce petit détail n'avait pas dû m'effleurer alors. Je ne pense aux petits détails qu'après la bagarre, jamais au moment opportun, c'est bien le problème, j'ai l'esprit de l'escalier. Des problèmes par ailleurs, j'en ai quantité d'autres, mais ce n'est pas le lieu ici de les évoquer.

Quoiqu'il en soit ce jour-là j'avais tenté de me justifier devant Mala avec ce genre d'arguments boiteux, sans autre effet sur elle que de l'exaspérer. Dès qu'elle l'avait vu, elle s'était crispée. Et c'est sans doute à ce moment-là que j'avais pris conscience de ma bourde et apprécié la situation dans sa globalité. J'aurais dû me débarrasser du misérable là-bas, loin de chez moi, sur le bord de la route, d'une manière ou d'une autre. Si j'avais pu briser mon silence anxieux et lui exposer intégralement la réalité de mes obligations, si je lui avais brossé le portrait de Mala, si je lui avais dit clair et net : « Ecoute mec, aie un peu pitié et arrête de me filer le train », peut-être serions-nous parvenus à un compromis. Faute de quoi il m'aurait au moins donné un délai. Je n'aurais pas été confronté à la difficulté de faire face sur deux fronts simultanés. De toute façon, je n'aurais pas dû l'emmené à la maison. Mais rien ne servait à présent de raisonner intelligemment. Mala et lui se jugeaient du regard comme s'ils étaient des ennemis jurés, mortels.

Pendant un instant je m'étais bercé de la rassurante certitude que Mala prendrait elle-même la situation en mains. L'instant d'après j'étais mort de terreur, prenant conscience de la fureur de Mala. Dans un effort désespéré pour tourner l'incident en plaisanterie, je lui avais dit d'un petit ton léger et quasi engageant -- le ton aguicheur que je garde en réserve pour les occasions délicates de ce genre : « Chérie, libère un peu le passage, on n'en peut plus, on vient de faire un grand tour, il faut qu'on s'assoie. Apporte-nous ce qui te tombe sous la main ».

Le passage, elle l'avait libéré certes, mais sa tension était indescriptible, et elle ne m'avait pas offert de siège. En même temps, cette charogne m'avait lancé un regard lourd de sous-entendu, comme pour me dire : « Alors comme ça, tu t'es mis avec cette femme pour lui servir d'esclave, sérieusement ? » Et je les regardais tous les deux moi-même comme si je voulais, en fuyant le regard de l'un, faire de l'autre mon allié secret.

Mala avait saisi la première occasion pour me prendre à part et éclater en récriminations : « Je te le demande un peu, qu'est-ce que c'est que ce vagabond que tu es allé dénicher pour me l'amener ici ? C'est encore un de tes vieux copains, à tous les coups ? Hein ? On est mariés depuis des dizaines d'années mais tu n'as pas changé d'une virgule. Et qu'est-ce qu'ils vont dire, mes enfants, quand ils vont voir cette créature ? Et les voisins, qu'est-ce qu'ils vont penser ? Tu peux répondre, oui ? »

Qu'est-ce que je pouvais répondre, voilà qui me dépassait. Devant Mala, je parle un minimum, je passe le plus clair de mon temps à peser ce que je pourrais bien dire, ce qui a le don de l'exaspérer. Et donc, sa colère avait éclaté. Sa colère éclate toujours à bon escient. Le socle de notre mariage et de sa réussite consiste en cet axiome : tout ce qu'elle dit est vrai, et moi, toutes mes erreurs, je les admetts tacitement et sans délai. Mais en dépit de tout ce qu'elle peut dire pour la forme quand elle s'énerve, elle a une confiance aveugle en ma docilité. C'est juste pour me faire plaisir qu'elle m'administre entre deux invectives une plainte du genre : « Je me demande ce qui peut t'amuser à me tenir tête sur la moindre vétille. Je veux bien reconnaître que tu es plus intelligent que moi. Mais de temps en temps je peux avoir raison aussi, tu pourrais écouter ce que je te dis, blablabla, blablabla ».

Ses reproches factices me plaisent, bien que je ne puisse m'en réjouir indéfiniment. Pourtant, elle croit que je n'y verrai que du feu, et moi, je sais que c'est elle qui garde le contrôle des opérations. Et c'est bien comme ça.

Mala, donc, grinçant des dents, me disait : « Tu peux répondre, oui ? Mes enfants vont rentrer du parc, ils vont voir cet individu épouvantable affalé dans le salon, qu'est-ce qu'ils vont dire en rentrant ?... Quel effet ça va leur faire ? Pouah ! Un type crasseux à ce point ! Ça pue dans toute la maison ! Tu peux me l'expliquer, ce que je vais leur dire à mes enfants ? »

De toute évidence, je ne pouvais rien expliquer à Mala du tout. Par conséquent, je restai sur place, tête basse, et elle resta sur place, la tête haute, à se répandre en invectives.

Je voudrais quand même mettre au clair un petit détail, c'est que ces enfants, Mala ne les a tout de même pas emmenés avec elle avec sa dot. Ils sont autant les miens que les siens. Mais dans les occasions de ce genre, elle dit toujours « mes enfants », elle les tient à bonne distance de moi : on dirait quelqu'un qui extrait une perle du fumier. Cette façon de faire me plonge dans le désespoir ; mais quand j'y repense plus calmement, j'ai bien l'impression qu'en effet tous nos enfants, sinon au physique du moins au moral, sont la progéniture exclusive de Mala, quelle que soit la vérité biologique. Je ne suis pour presque rien dans leur caractère. Et cela vaut mieux, parce que, s'ils tenaient de moi sur ce plan, eux aussi il leur faudrait comme à moi un temps infini pour se redresser. Je me réjouis de voir qu'ils ont un avenir radieux devant eux et que ma seule contribution à cet avenir radieux est d'être leur père légal, peut-être génétique, de gagner de l'argent pour eux et de rester au service diligent de leur mère jour et nuit.

Mais peu importe. Quoiqu'il en soit, je restai là debout un bon moment, tête basse, avant de me lancer dans une de mes réparties habituelles, sur mon ton habituel de déconfiture geignarde : « Mais écoute enfin, je ne le connais même pas vraiment, ce misérable, comment veux-tu qu'on soit amis, la question ne se pose même pas ! Maintenant, si on rencontre quelqu'un en chemin, que veux-tu... »

Pourquoi faut-il que mes réflexions tournent toujours court, je me le demande bien. D'ailleurs est-ce qu'elles tournent vraiment court, je n'en sais rien, toujours est-il que Maya les pulvérisa d'une ruade : « N'importe quoi ! C'est complètement faux ! »

Et sur ces mots elle disparut dans la chambre et moi, je restai sur place, tête basse, un bon moment, avant de retourner dans la pièce où l'autre, vautré, fumait tranquillement sa *bidi* et souriait ; comme s'il savait parfaitement par quelles tribulations je passais pendant ce temps.

Ce qui s'était passé en vérité, c'est que j'avais demandé à Mala la permission d'aller faire un tour dehors tout seul, et que qu'étais sorti sans but particulier. D'habitude, elle ne me donne pas si facilement ce genre de permission, pas plus que je ne trouve moi-même le courage de les lui demander. Elle déteste qu'on aille se promener sans raison valable. Qu'il s'agisse d'aller quelque part, de rencontrer quelqu'un, de faire quelque chose ou de ne pas le faire, c'est toujours elle qui décide d'abord si c'est justifié, une décision claire, nette et sans bavure. Et elle fait bien. Force m'est de m'incliner devant son intelligence. C'est ainsi que je ne peux en aucun cas m'éloigner sérieusement de la maison tout seul sans raison valable. Et j'ai tellement pris l'habitude de la compagnie de Mala que je me sens abandonné au désert ou peu s'en faut. Quand elle est à mes côtés, il n'y a aucune chance que la moindre pensée délirante éclore en ma cervelle : on dirait que tout est calé, à sa place, justifié. Mon paysage intérieur est à l'image d'une chambre quand Mala y a mis de l'ordre, chaque chose à sa place, soigneusement rangée, pas la moindre possibilité de désordre, d'incertitude. Et quand elle n'est pas avec moi, il arrive ce qui était arrivé ce soir-là, ou quelque incident de même nature : parce qu'il ne s'est jamais produit de chose pareille auparavant.

Donc, ce soir-là, tout à mes obsessions probablement, j'étais parti très loin de la maison. D'ordinaire, même si je suis loin de la maison, c'est à la maison et rien qu'à la maison que je pense en permanence ; ce n'est pas que j'ai des ennuis à la maison. Non seulement la voiture marche, mais elle marche bien. Quand les choses sont dans les mains d'une femme comme Mala, comment feraient-elles pour ne pas marcher ? Non, je n'ai aucune espèce d'ennui à la maison -- un bon salaire, une bonne épouse, de bons enfants, de bons amis tous avec de bons contacts, nantis de bonnes épouses bien replètes, un bon logement de fonction, une bonne pelouse bien verte devant chez moi, de bons voisins, une bonne table et deux repas par jour malgré l'inflation galopante, un bon lit et une vie de pacha au lit. Je vous le demande, que peut

désirer de plus un honnête homme ? Et pourtant quand je suis seul, j'éprouve une satisfaction à fouiller mes affaires domestiques comparable seulement à celle que peut éprouver un homme en bonne santé à se regarder dans la glace. Ce que je veux dire par là, c'est que le temps passe agréablement, je ne m'ennuie pas. Cela est aussi est un heureux effet de l'influence de Mala : sinon, fut un temps où j'étais sans cesse en proie à l'ennui le plus opiniâtre.

Il n'est pas impossible que ce soir-là je sois allé musarder du côté de ce passé pendant un bout de temps. Quoiqu'il en soit, je m'étais considérablement éloigné de mon domicile, quand soudain il avait surgi en face de moi, tel une apparition. D'abord j'eus l'impression qu'un inconnu, me voyant seul, voulait me barrer la route, effrayant, méditant un mauvais coup. Je m'étais sur le champ immobilisé. Mon regard avait glissé de ses yeux hagards à son sourire, où je percevais le vague éclat des décombres de ce temps passé avec lui. Comme si après m'avoir laissé tranquille pendant des années, on me mettait le grappin dessus pour me confronter de force avec quelqu'un. A la seule idée de cette confrontation je baissai la tête de plus belle, ou plus exactement de pis en pis.

Nous étions restés dans ce face à face pendant un certain temps, ou peut-être pendant un temps infini, dans l'inanité erratique de la nuit. Si un tiers nous avait observés à ce moment-là il aurait probablement cru avoir affaire à deux hommes en prière au chevet d'un mort ou à deux combattants prenant leurs marques avant l'assaut, concentrés dans la récitation de leurs mantras propitiatoires.

Il n'en est pas moins vrai que dès l'instant où je l'avais reconnu, je m'étais mis à invoquer Mala. Chaque fois que je suis en difficulté j'invoque son nom. En même temps, je n'avais qu'un souhait, prendre mes jambes à mon coup et filer la queue basse. Et aussi l'ébauche d'un désir fou, prendre la route avec ce misérable au lieu de rentrer à la maison ; partir où bon lui semblerait, sans même en informer Mala. Même alors j'avais été scandalisé que pareille pensée puisse me venir, et j'en suis encore ahuri ; parce que, en fin de compte, si j'étais allé me réfugier dans les jupes de Mala c'était pour me débarrasser de son assiduité. Si seulement je ne m'étais pas insurgé contre lui quelques années plus tôt... Mais je me raconte à moi-même des salades en mettant le nom d'insurrection sur ma fuite d'alors, m'étais-je dit ; et tandis que je me faisais ces réflexions, le rouge de la honte m'était monté au visage. Ce rouge-là me monte souvent au visage.

Le salopard avait sûrement deviné mon embarras. Je ne peux lui cacher aucune de mes faiblesses, et c'est peut-être la raison principale pour laquelle je me suis réfugié dans les jupes de Mala pour lui échapper. Son rire me faisait l'effet du craquement horrible des feuilles mortes et dans ce craquement venaient s'entrechoquer mille et un souvenirs du temps passé. Avec le plus grand mal du monde, j'avais levé les yeux et l'avais regardé. Il avait la main tendue vers moi. Effarouché, j'avais fait deux pas en arrière et son rire avait monté d'un ton. Serrant les dents, j'avais fait face, les yeux dans les yeux. Confiant ma main à sa poigne rugueuse, offrant patiemment mon visage à son

haleine empestée, j'avais esquissé un sourire, comme si je me livrais à nouveau à lui, me constituant prisonnier après tant d'années de liberté. Chose étrange, je n'éprouvai pas à ce contact autant de détresse que j'aurais dû. Sans doute tout coupable en cavale souhaite-t-il quelque part qu'on l'appréhende. Mais tout le monde connaît ces banalités.

Pas un mot n'avait été échangé jusqu'à la maison. Nous marchions lentement, chacun muré dans son silence, comme si nous portions la civière d'un mort.

Donc, lorsque je revins dans le salon, faisant la tête après avoir essuyé les engueulades de Mala, le malotru était confortablement installé à fumer sa *bidi*. L'espace d'un instant j'eus l'impression fallacieuse que le salon lui appartenait. Puis je retrouvai suffisamment mes esprits pour aller ouvrir toutes les fenêtres du salon, me gardant de croiser son regard, mis à fond le ventilateur, débarrassai le divan de ses chaussures d'un geste excédé, et j'allais mettre la radio en marche quand son rire éraillé m'en empêcha, si bien que je m'écartai de lui et m'assis en silence.

L'envie me prit de me lever, de me planter devant lui les mains jointes et de lui expliquer en détail toute la situation -- écoute mon vieux, aie pitié de moi maintenant et fiche le camp d'ici avant le retour de Mala, sinon ça va mal se passer.

Mais je ne dis rien. Si j'avais dit quelque chose, il n'aurait pas répondu à ma proclamation autrement que par un rire venimeux de plus. Il est d'une abjection rare. Maître dans l'art d'aller au fond des choses, ennemi déclaré de la sensibilité.

Le voyant occupé à inspecter la pièce, je commençai à l'observer du coin de l'œil. Les jambes ramassées, il avait l'air d'un animal installé sur le divan. Il avait la mine de quelqu'un d'épuisé. Mais il a quelque chose en commun avec moi, physiquement, même encore. Ce qui à la fois me fait horreur, et en même temps me réjouit bizarrement. Fut un temps où il était mon idéal parfait ; où nous passions des heures à nous balader ensemble ; le temps où nous avions donné en même temps notre démission, à plus d'un employeur ; où nous avions été renvoyés de plus d'un emploi, en même temps ; où nous nous prenions pour des personnes supérieures, meilleures que le commun des mortels qui se traînent sur les chemins battus et rebattus et enterrent leur vie dans l'obscur et terne routine de leur bicoque informe et dont l'esprit est prisonnier à vie des quatre murs de ces bicoques ; dont le cœur ne s'émeut qu'aux éclats de rire de leur progéniture ; que leurs stupides épouses mènent à la baguette du matin au soir et du soir au matin comme des nabots et qui n'ont d'autre tourment dans la vie que de veiller à l'opulence de leur train de vie. Je passai un certain temps à me complaire dans ces vieux souvenirs. J'avais d'abord eu l'impression qu'il me rapportait un message de ce monde oublié, ensuite qu'il voulait essayer de me rapatrier dans ce monde exaltant et sans limites de l'errance, précisément le monde auquel j'avais voulu échapper en tirant sur lui le rideau du lit conjugal, un lit de rose sur lequel Mala me somme à

peu près tous les soirs de prouver ma docilité et où je vis comme un bienheureux.

Il souriait comme s'il m'avait percé à jour. Le voyant se contrôler avec tant d'aisance, je voulus changer de sujet et lui demandai combien de temps il comptait rester.

Une fois de plus, son rire inimitable vint ébranler l'impeccable décorum de ma maison et la peur me prit que Mala ne débarque à cet instant et ne l'agresse sauvagement. Mais cette crainte prouve seulement que je n'avais pas encore pris la mesure de Mala malgré toutes mes années d'esclavage sous ses ordres. Quelques instants plus tard, elle était parmi nous, souriante, affectée, vêtue d'un sari somptueux. Elle le salua en joignant les mains à la manière traditionnelle et lui demanda sur un ton plein de sollicitude : « Vous avez l'air très fatigué. J'ai fait chauffer de l'eau, vous pouvez aller prendre un bain. Après, on prendra l'apéritif, ça vous remettra en forme. Le repas, aujourd'hui, ce sera pour plus tard dans la soirée ».

J'étais ravi. Désormais, Mala avait pris la situation en mains et elle avait les mains expertes ! **L'envie me prit de me lever pour aller embrasser ma femme.** Je lançai un coup d'œil discret à l'infâme : il avait l'air authentiquement effrayé. Je me dis, s'il ne décampe pas de lui-même ce coup-là, il me faudra conclure que toute la subtilité de Mala, tout son charme et toute sa séduction sont nuls et non avendus. Quel plaisir ce serait si le crétin aussi tombait dans ses rets au lieu de prendre la poudre d'escampette, quelle jouissance de pouvoir lui demander : « Et maintenant dis-moi, gros salaud, tu piges ? Ca y est ? ». Je fermai les yeux : il dansait tout autour de Mala, fasciné, en adoration, il se couchait contre elle. Je rouvris les yeux : il était parti à la salle de bains et Mala, penchée, retapait le divan. Je tentai de capter son regard pour lui adresser un sourire, mais baissai promptement les yeux en la voyant toujours aussi tendue, pour ma plus grande angoisse. Il était clair qu'elle ne m'avait toujours pas pardonné.

Il émergea de la salle de bains dûment lavé et changé : il portait des vêtements à moi. Sur quoi, Mala sortit la bière et nous l'apporta, puis elle lui demanda en remplissant son verre : « Pour le repas, vous aimez pimenté ou pas trop ? » Je réprimai péniblement mon envie de rire -- Dieu sait depuis quand le misérable n'avait pas eu à manger, pimenté ou pas, et le savoir-faire subtil de Mala me ravissait.

Nous restâmes un long moment à boire. Mala bavardait, l'intégrait à la conversation en lui posant des questions variées : « La ville vous plaît ? Ca va, la bière est assez fraîche ? Où avez-vous laissé vos bagages ? ». Et lui, il lui lançait des coups d'œil furtifs par côté. On aurait dit, à entendre l'affabilité de Mala, qu'un de nos amis, un ami de notre monde à nous, avait sans façons débarqué chez nous pour quelques jours, sa grosse voiture garée devant la porte.

J'étais heureux ; et quand Mala s'absenta pour aller mettre la table, je regardai le misérable pour la première fois de la soirée sans paniquer. Il avait bien bu trois ou quatre verres, et la lividité de son visage s'estompait. Mais son

rire, Mala à peine sortie de la pièce, avait retrouvé tout son venin et sa provocation. Et il me sembla l'entendre marmonner : « Ta petite femme ne me déplaît pas, mais un conseil mon pote, dis-lui de faire attention à ce qu'elle fait, je ne suis pas aussi débile que j'en ai l'air ».

Cela me fit l'effet d'une douche froide, à nouveau. Il me sembla que l'affaire ne s'arrangerait pas si facilement. Je me souvins que, dans le temps, il appréciait fort les belles femmes un peu aguicheuses, bien qu'il ne restât pas longtemps prisonnier de leur charme. Et je me fis la réflexion que les choses m'avaient désormais échappé, qu'il ne me restait plus rien d'autre à faire qu'à attendre le dénouement.

Le repas qu'avait préparé Mala était succulent, et elle escorta elle-même notre hôte jusqu'à sa chambre. Mais ce soir-là elle ne me dit pas un seul mot. Je tentai quelques plaisanteries : « Finalement il était pas mal, hein, une fois lavé et étrillé, qu'est-ce que tu en penses ? ». Je déployai mes plus beaux efforts pour la taquiner et aboutir à une trêve, mais elle ne me laissa pas l'approcher. Je ne fermai pas l'œil de la nuit, et pourtant, j'avais encore l'espoir rassurant que Mala réussirait d'une manière ou d'une autre à le mettre en déroute le lendemain.

Mais je me trompais. D'accord, je veux bien que Mala soit redoutablement habile, redoutablement efficace, redoutablement séduisante, mais l'obstination de cet olibrius aussi est quelque chose d'inouï. Trois jours durant, Mala s'employa sans relâche à le servir avec grâce et dévouement. Avec mes vêtements, il avait vraiment l'air d'être moi /il était tout à fait mon sosie. On aurait dit que Mala avait deux maris. Moi, je prenais la voiture le matin et partais au bureau, et eux, ils restaient à la maison. Je ne sais pas ce qu'ils pouvaient bien se raconter, mais chaque fois qu'elle en trouvait l'occasion, Mala m'attirait à l'intérieur et m'engueulait copieusement. « Ce jean-foutre va disparaître d'ici, oui ou non ? Tant qu'il est là on ne peut inviter personne, on ne peut aller voir personne. Mes enfants disent qu'ils n'est même pas fichu de s'exprimer correctement. Mais qu'est-ce qu'il veut à la fin ? »

C'était bien à moi de lui dire ce qu'il voulait ! Tantôt je lui disais : « Prends patience, encore un peu, va sûrement s'en aller maintenant ». Tantôt : « Qu'est-ce ce que je peux en savoir ? Je suis bien embêté moi aussi, je ne suis pas fier de moi ». Parfois encore : « C'est toi, aussi, qui l'a laissé abuser comme ça ! Si tu te comportais un peu plus fermement avec lui... ».

Mala ne changea pas de comportement, mais le quatrième jour, elle prit ses enfants et partit chez son frère. J'eus beau faire et beau dire pour l'en empêcher, elle ne voulut rien entendre. Ce soir-là l'infâme s'en donna à cœur joie : un rire tonitruant, inextinguible.

Aujourd'hui cela fait cinq jours que Mala est partie. Moi j'ai arrêté d'aller au bureau. Lui il a retrouvé son teint d'origine. Il a quitté mes vêtements pour récupérer son vieux *kurta-pajama* crasseux. Il ne dit toujours rien, mais moi je sais ce qu'il veut dire -- « L'occasion ne se représentera pas. Elle est partie. Le mieux c'est que tu te tires d'ici avant son retour. Te fais pas de bile pour elle : elle s'occupera très bien d'elle-même ».

Et moi j'ai enfin réussi aujourd'hui à le réduire à l'inconscience pour un moment. Maintenant j'ai deux solutions. La première, c'est de lui cogner dessus jusqu'à ce que mort s'ensuive avant qu'il ne reprenne ses esprits, et la deuxième c'est de faire en vitesse mon balluchon, et, dès qu'il sera revenu à lui, de prendre la route avec lui, cette route que j'ai quittée il y a des années pour me réfugier dans les jupes de Mala. Si Mala était ici en ce moment, elle verrait une troisième solution. Mais elle n'est pas là, et je ne sais pas quoi faire.

La porte de communication 1951

Babou Ramdas Khanna et moi, il y a neuf mois que nous habitons dans la même maison. Il a une chambre et une cuisine, et moi seulement une chambre, un peu plus petite que la sienne. Il y a aussi une autre chambre sur le palier, que le propriétaire se garde en réserve, fermée à clef. Le propriétaire habite à Daryaganj¹⁸ dans une maison de deux étages sur rue. Deux fois plus grande que celle d'ici, à ce qu'on dit, et où il loge aussi son fils aîné et un autre locataire. Le deux du mois, il vient en personne chercher son loyer, ou il envoie un homme de confiance, il me soulage de trente-cinq roupies et Ramdas de quarante-cinq, et il s'en va. Comme le dit si bien Madame Ramdas, ça nous fait un poids en moins.

Ma chambre a une porte qui communique avec celle de Babou Ramdas. J'ai mis un verrou de mon côté, et Babou Ramdas, lui, a édifié un véritable mur en empilant des cantines contre sa porte, mur sur lequel s'installe son petit garçon et qu'il met à profit en y tapant à tour de bras comme sur un tambour. Quand il est totalement absorbé par son art à en perdre l'équilibre, il dégringole comme un sac de pommes de terre, soit directement sur le sol, soit sur le petit lit qui se trouve au pied du mur de malles. Quand c'est sur le petit lit qu'il atterrit, il part d'un grand éclat de rire, et Madame Ramdas, que j'ai surnommée pour mon usage personnel Pâle-Colombe, accourt à toutes jambes et le prend dans ses bras, le couvre de baisers fougueux et voraces, ce qui redouble son hilarité, et son hilarité déclenche un nouveau débordement de tendresse maternelle : « Mon tout petit trésor ! Mon beau commandant ! Mon gendarme adoré ! »

Mais quand le petit trésor tombe lourdement par terre -- je l'appelle pour mon usage intime Monsieur le Gendarme -- il en reste tétanisé, le souffle coupé, et Madame Ramdas accourt à toutes jambes de là où elle se trouve et le prend dans ses bras. Après quoi c'est un beau vacarme dans tout l'appartement.

Toute la maisonnée s'est émue de la chose et s'est mise à débattre du problème, cherchant comment faire de la place pour mettre les malles ailleurs, dans un endroit où le petit -- dans les phases critiques ses titres ronflants et sa gloire martiale partent en fumée -- ne tombe plus de son perchoir ou qu'au moins il y ait un lit pour l'accueillir en cas de chute. Puis pendant des heures, ce ne sont que bruits de meubles qu'on tire, qu'on pousse, qu'on soulève, qu'on déplace. On déménage tout. Et finalement on remet les malles exactement là où elles étaient.

Parce que la chambre de Babou Ramdas a beau être plus spacieuse que la mienne, elle est pleine à craquer de toutes sortes de meubles et objets utilitaires, et il n'y a vraiment pas moyen de trouver meilleur emplacement pour les malles. En pareilles circonstances, Babou Ramdas donne systématiquement le

¹⁸ Quartier assez congestionné de Delhi situé près de la gare.

même avis, systématiquement refusé par Pâle-Colombe : « A part les deux malles du bas, toutes les autres sont vides : on ferait aussi bien de les vendre à un colporteur, ça prend de la place pour rien ». Mais un jour qu'au fil de la conversation, candeur ou perversité, à vous de voir, j'avais fait état de mon désir de lui acheter ses deux ou trois malles au prix qu'il en voudrait, Babou Ramdas avait pour toute réponse amené un sourire timide à ses lèvres. En temps ordinaire il sourit si rarement que je crois bien, à y repenser à froid, que l'idée de vendre ses malles lui paraissait à lui aussi complètement surréaliste.

Il y a une autre option, et c'est toujours Madame Ramdas qui la présente. J'ai mon avis personnel sur la question, ce genre de solution me paraît irréaliste aussi compte tenu de certaines difficultés propres à leur situation. Je m'explique. Lorsque Madame Ramdas avance sa requête, tenant contre son cœur le Gendarme en larmes, éruptant de colère : « Et pourquoi on ne chercherait pas un petit deux pièces ? », il me semble, à moi en tout cas, que cela revient à peu près à demander à son mari : « Et pourquoi tu ne nous décrocherais pas un quartier de lune ? ». De toute façon, un deux pièces, c'est tout à fait au-dessus des moyens de gens ordinaires comme nous, Babou Ramdas ou moi.

Moi aussi j'y allai de ma proposition dans les efforts collectifs pour résoudre le problème. Proposition que Babou Ramdas soumit à une longue évaluation critique avant de la rejeter. La proposition était la suivante : on n'avait qu'à entreposer les malles vides chez moi, pousser les deux malles du bas sous les lits et laisser la porte de communication ouverte de manière à ce que Bébé Gendarme, quand l'envie lui prendrait de jouer du tambour, puisse gagner mes appartements en rampant, parce que, chez moi, ce n'est pas la place qui manque. Les malles vides, on pourrait les disposer séparément et non l'une sur l'autre, de façon à minimiser les risques de chute pour Bébé Gendarme et que, s'il venait à tomber quand même, il ne se fasse pas trop mal. De toute façon, toute la journée, je suis au bureau, toute la semaine sauf le dimanche.

C'est ce que je pensais et je le lui ai dit tout de go, parce que Babou Ramdas et moi on est très proches l'un de l'autre. On travaille dans le même bureau, je dis « Tante » à sa femme, et j'ai tendance à me considérer comme un membre de leur famille. Mais en parlant à Babou Ramdas j'avais peut-être oublié un détail : il a deux grandes jeunes filles et je ne suis plus moi-même de la première jeunesse même si je ne suis pas un vieillard, je suis célibataire, et qui plus est, pas de leur famille. Si la porte de communication reste ouverte et qu'on commence à aller et venir en toute liberté, ça peut finir par créer des problèmes. Cette appréhension n'est pas de l'ordre du pur fantasme, je la leur ai entendue formuler, de mes propres oreilles, parce que j'entends tout ce qui se dit chez Babou Ramdas comme si j'y étais. Et je suis maintenant persuadé que cette crainte chez mes voisins était non seulement légitime mais inévitable.

Et indépendamment de tout cela, il y a aussi deux ou trois autres solutions auxquelles Babou Ramdas et les siens auraient peut-être dû accorder quelque attention. A commencer par celle-ci : s'il faut absolument que le bambin joue du tambour, pourquoi ne pas lui en acheter un au bazar ? Mais sans doute

Babou Ramdas a-t-il peur que les filles elles aussi, le voyant ramener du bazar un tambour pour le bébé, ne réclament quelque chose pour elles, ce qu'il aurait alors du mal à leur refuser. En outre, les tambours du bazar, ça se casse vite, surtout quand on voit l'énergie du percussionniste. De sorte qu'il ne reste plus qu'une ultime proposition à examiner, celle qui consiste à cajoler et amadouer le chérubin pour lui faire perdre sa fâcheuse habitude, et ainsi, comme le dit si bien le proverbe favori de Babou Ramdas, « plus de flûte, plus de flûtiste ».

Mais la question que pose cet arrangement est celle du siège où on installera Bébé si on ne le met pas au sommet des malles. Dans l'après-midi, les deux lits sont occupés respectivement par la Pâle-Colombe et les deux filles aînées Rani et sa sœur Shila qui y font leur sieste. La place qui reste, un petit mètre carré à peine, revient aux deux plus petites, Munni et Deshi, qui font leur travail de classe. Si Monsieur le gendarme est endormi, peu importe où on le pose, mais s'il est éveillé, il n'est pas question de l'installer près des deux petites car il a vite fait de mettre en pièces leurs cahiers et leurs livres, de renverser l'encrier d'un revers de main et de s'en barbouiller la figure, de mâchouiller leurs crayons et leurs stylos avant de réclamer à cor et à cri qu'on le juche sur les malles.

Ou alors il n'aurait pas fallu lui donner cette habitude. Dès le début : car faire désormais abstraction de son goût pour la percussion serait commettre à son égard une injustice cruelle. Car, à part les petites blessures que s'est fait jusqu'à présent Monsieur le Gendarme en tombant de son perchoir, le plaisir qu'il prend à jouer du tambour juché sur ses malles est tout simplement divin. Et quand il lui arrive, assis là-haut, d'apercevoir un *guekeko* qui dérape et dégringole le long du mur mitoyen, il entre dans une crise de rire inextinguible. En fait, le spectacle de la reptation des *guekekos* sur le mur exerce sur lui une fascination extraordinaire, au point que tous les matins, quand il fait sa crise pour partir avec son père, il suffit qu'on lui dise, vrai ou faux, « Hé ! Munnu ! regarde ! *guekeko* ! », pour détourner son attention de Babou Ramdas et lui faire tendre la main vers le mur de malles. Bref, pour résumer cette longue histoire : le mur de malles tient bon sur ses positions et chaque fois qu'on descend en catastrophe les deux ou trois malles du dessus pour les poser par terre, les dimanches matin, j'en déduis, allongé dans ma chambre, que Madame Ramdas se prépare pour aller à l'hôpital avec l'une des deux filles aînées, Rani ou Shila. J'entends dire que la pâleur de Pâle-Colombe, raison pour laquelle j'ai décoré Madame Ramdas de ce surnom étrange, vient d'un manque de calcium. Elle est constamment affligée de migraines, qui pourraient avoir pour origine le fait que depuis trois ou quatre mois elle se fait arracher une par une toutes les dents, à cause d'une infection buccale. Et c'est pourquoi la visite à l'hôpital a pris des allures de routine.

Cette routine a été fixée le dimanche, parce que, les autres jours de la semaine, Babou Ramdas part pour le bureau à neuf heures du matin et ne rentre qu'entre six et sept heures du soir. Comme les deux petites filles vont en classe, Madame Ramdas estime qu'il est déraisonnable de laisser les deux autres filles toutes seules à la maison. Donc, comme d'habitude quand Madame Ramdas va à l'hôpital, Babou Ramdas amène le bébé et vient passer chez moi

un long moment -- du moins en était-il ainsi jusqu'à ces derniers jours, car depuis ces derniers jours, il y a comme une tension entre nous.

Il s'agissait d'une simple peccadille, mais, contrairement à ce que j'avais espéré, cette peccadille les avait sûrement blessés. Si j'avais tourné sept fois ma langue dans ma bouche avant de parler, nous n'en serions sûrement pas là. Ce qui s'est passé en réalité, c'est que Babou Ramdas était depuis quelque temps, je le voyais bien, en proie à une véritable obsession. Chaque fois qu'on se voyait, en partant pour le bureau, en rentrant du bureau, le soir, le dimanche, il ressassait sempiternellement le même problème, comme si c'était devenu son obsession. Pendant les neuf ou dix mois de notre cohabitation, je l'ai patiemment écouté, j'ai compati à tous ses malheurs, ceux dont il m'a parlé directement comme ceux dont il a été question de l'autre côté de la cloison. J'ai passé un temps considérable à tenter d'apaiser ses tourments. En fait, si j'ai de la compassion pour lui, c'est que, quand il me décrit lentement ses malheurs, l'air penaud, en baissant les yeux, d'un ton dolent, il me rappelle mon père.

De toute façon, j'ai pour Monsieur et Madame Ramdas beaucoup de respect, parce qu'en dépit de toutes leurs difficultés, ils ne se ne se chamaillent jamais. Jamais Babou Ramdas n'a envoyé promener son assiette dans un accès de colère, et jamais Madame Ramdas ne l'a menacé de quitter le domicile conjugal pour retourner chez ses parents. Ils ne m'ont jamais donné l'impression d'être découragés par la vie. Et si j'accorde tant de prix à ces qualités, c'est que dans ma propre famille c'est tout le temps le bruit et la fureur, personne ne peut parler posément, tout le monde se méfie de tout le monde. Ma mère en particulier se met tout le temps hors d'elle, et nous tarabuste à tel point qu'on en vient tous à maudire notre grand-mère de nous avoir fait cadeau d'une mère pareille.

Cela étant, il y a une telle différence d'âge entre nous deux, Babou Ramdas et moi, que parfois ses histoires m'ennuient un peu, à la longue. L'incident qui l'a récemment mis en rage m'avait moi aussi passablement énervé. Il en était venu à ressasser constamment sur le même thème ; où qu'on se retrouve, à toute heure du jour, pour des heures ou deux minutes, c'était toujours la même rengaine : « Rani est une grande fille maintenant, elle est en âge de se marier, Narendra Sahib. Elle a même passé ses examens de premier cycle cette année. Je n'en dors plus. Si on trouvait un garçon qui convienne... Mais où des gens comme nous pourraient dénicher un garçon convenable ? Les garçons d'aujourd'hui veulent tous faire des mariages mirobolants. Même s'ils n'ont pas le sou, il leur faut des familles huppées, des dots pharaoniques. Dites-moi un peu, Narendra Sahib, qu'est-ce qu'on va faire ? »

Si je lui avais dit pour lui remonter le moral : « Ne vous faites pas de souci, tout finira par s'arranger », il m'aurait immédiatement rétorqué : « Vous ne pouvez pas comprendre, Narendra Sahib ! Quand il naît une fille dans une famille, c'est l'horreur, la maison tremble sur ses fondations, et chez nous, il n'y en a pas une, mais quatre, vous entendez, quatre ! Si je lui avais dit : « Mounni et Deshi sont encore petites, Shila vient juste de passer son bac cette année, contentez-vous de vous faire du mauvais sang pour Rani », il se serait empressé

de me remettre en place : « Vous êtes le roi des naïfs, Narendra Sahib. Les filles, ça pousse à toute vitesse. Du jour au lendemain. On a à peine le temps de s'en apercevoir. Quant à la différence d'âge entre Rani et Shila, ce n'est pas grand chose. C'est vrai, qu'elle vient seulement de passer son bac, mais pour ne rien vous cacher, Shila a vingt ans, vingt ! Un an de moins que Rani à peine. Les examens, oubliez ça ! Vous savez combien de temps il y a que Rani a passé son bac ? Cinq ans, vous m'entendez, cinq ans. Je ne vous cache rien ».

Je finis par lui dire un beau jour : « Ecoutez, Khanna Sahib ! Elle se mariera bien un jour ou l'autre. Laissez-lui d'abord faire sa licence ». Mais lui de rétorquer : « Non, non, frère, à quoi ça sert la licence ? On s'en mord déjà assez les doigts de lui avoir laissé finir le premier cycle. Si elle va jusqu'à la licence, qui voudra d'elle ? Et puis ça coûte cher aussi, les études, même pour ça il faut de l'argent ». Histoire de changer de sujet, je laissai tomber : « A part ça, quoi de neuf ? »

« Ah, Narendra Sahib, vous et vos 'quoi de neuf' ! Alors que pour nous, venir à bout du quotidien au jour le jour, c'est déjà un exploit ! Votre tante, elle fond de jour en jour comme neige au soleil, vous ne vous en rendez pas compte ? Mais vous ne pouvez pas comprendre, Narendra Sahib ».

A force d'entendre ce genre de doléances, j'en avais par-dessus les oreilles.. Les conversations qu'on avait en direct mettaient déjà ma patience à rude épreuve, et il me fallait entendre en sus le bourdonnement incessant de leurs chuchotis, de l'autre côté de la porte, matin et soir. Finalement, un jour, je n'y tins plus. J'étais si excédé que je lui dis ce que j'avais eu mainte fois sur le bout de la langue ces derniers temps.

C'était un dimanche et Madame Ramdas était allée à l'hôpital se faire extraire une dent, sa dernière peut-être. Elle avait emmené Rani, et il n'y avait à la maison que Bébé Gendarme et Shila. Le Gendarme jouait du tambour, et Shila devait être en train d'éplucher des légumes à côté de lui. Munni et Deshi étaient parties dès le matin chez leur tante et Babou Ramdas, qui était venu chez moi, me disait : « Dites-moi un peu, Narendra Sahib, qu'est-ce qui lui manque, à Rani ? Elle est instruite, elle sait coudre et broder, tenir une maison comme pas une, elle chante à la perfection. Vous l'avez entendue chanter les poèmes mystiques de Mira, hein ? Impressionnant, non ? Et physiquement, elle n'est pas plus mal qu'une autre. Il lui manque peut-être bien quelques centimètres, mais... »

Là, je n'étais plus d'accord, impossible de souscrire à ce détail. Bien qu'en effet au cours de tous ces mois je n'eusse jamais demandé à Rani même un verre d'eau et que je n'eusse jamais seulement levé les yeux sur elle en présence de quiconque, je suis absolument sûr et certain qu'elle a la taille qu'il faut. Elle n'est peut-être pas grande, mais elle n'est certainement pas petite.

« Elle a tout, Narendra Sahib. Tout sauf de l'argent. Et quand on n'a pas d'argent, c'est comme si on n'avait rien. Alors je me dis, si c'est si difficile que ça de trouver un mari pour une, qu'est-ce que ça va être pour les trois autres ? Comment s'en sortir, Narendra Sahib ? ». J'eus du mal à me retenir de lui dire

ce que j'avais sur le bout de la langue, et j'en revins à mon habituel : « Ne vous faites pas de souci, tout finira par s'arranger ».

« Et ces crétins de vagues cousins, des imbéciles qui déballent tout ce qui leur passe par la tête ! Je vous le dis, si encore ils se contentaient de rester chez eux à déblatérer, ça ne nous dérangerait pas, mais vous ne savez pas la dernière ? Depuis quelque temps ils viennent nous voir pour nous exprimer leur sympathie. Il y en a un qui nous parle du fils de Untel, qu'il a perdu sa femme il y a dix ans, qu'on pourrait penser à lui pour Rani. Un autre qui dit, on connaît un garçon, le seul problème c'est qu'il bigle. Vous ne le croiriez pas, Narendra Sahib. Il y en a un qui a franchement dépassé les bornes -- l'autre jour je n'étais pas à la maison, un monsieur est passé chez nous, et au moment de s'en aller, il a osé dire à la mère de Rani, si vous êtes d'accord, je peux en parler à cet Anantram. Et vous savez qui c'est, cet Anantram ? Un usurier bossu de notre caste, un bossu !... »

Là je n'y tins plus. L'interrompant, je lui dis posément : « Vous permettez, je peux vous dire une chose ? »

Babou Ramdas tremblait de rage, muet : il ne m'avait peut-être même pas entendu. Je lui répétai : « Ecoutez, vous pourriez peut-être me donner Rani en mariage ? »

Babou Ramdas bondit comme si une vipère l'avait piqué. Ses yeux s'écarquillèrent comme s'ils n'allaient plus pouvoir se fermer. Il avait les lèvres qui tremblaient. Les mains aussi, comme s'il était en pleine crise d'épilepsie. J'étais terrorisé, mais sans me laisser le temps de dire quoi que ce soit, il s'était levé et avait regagné son appartement.

Depuis cet incident il s'est passé à peu près deux semaines. Babou Ramdas n'est pas venu me voir une seule fois depuis et il ne m'a pas adressé la parole. Si d'aventure on se croise à la maison ou au bureau, il baisse les yeux. Deux dimanches se sont succédés, et Tante ne m'a pas invité à manger à leur table. Le bruit des percussions de Monsieur le Gendarme m'arrive toujours aux oreilles. Il y a deux jours il a dû dégringoler, car je l'ai entendu pleurer un long moment, mais je n'ai pas pu aller le consoler.

Impossible de dire comment se terminera cette affaire, parce que d'emblée, les deux trois jours qui suivirent le drame, j'ai eu l'impression d'avoir commis une erreur absolument irréparable. Quand je suis dans ma chambre, voilà ce que j'entends :

« Mais enfin qui peut bien lui avoir mis cette idée dans la tête ? »

« Comment il eu pu avoir un pareil culot ! ».

« Je te disais bien qu'il avait l'air bizarre »

« Tu peux lui demander pour voir, il n'est ni de notre lignée ni de notre caste, et on ne connaît pas ses parents »...

Il y a ensuite eu une phase de silence pendant trois ou quatre jours ; mes voisins avaient l'air d'avoir complètement oublié l'affaire. Même en collant l'oreille contre la cloison, je n'entendais rien.

Et voilà que depuis quelques jours ça recommence à papoter de l'autre côté. Le soir quand les enfants font la vaisselle et rangent, j'entends Babou Ramdas et Pâle-Colombe en pleine conversation dans leur chambre :

- Tu sais, après tout, s'il n'y avait pas ces histoires de caste, ce garçon n'est pas mal...

Un garçon pareil, c'est une bénédiction pour celle qui l'aura...

- Il a sa licence, il a un métier, il prépare sa maîtrise... En plus il connaît bien notre situation...

Depuis que l'affaire a pris ce tour, je me fais moins de souci, personnellement, et, dans la mesure où je suis concerné, un des soucis de Babou Ramdas est aussi en passe d'être réglé.

Mâi kî mahîmâ
Gloire et splendeur de Maya
Nayi Kabanîyan, Avril 1962

Sur la porte de la maison de la Vieille Maya se balançait depuis quelques jours un écriteau luisant de crasse : « Maison à louer ».

Une odeur de beurre clarifié émanait de l'écriteau : la Vieille Maya, usurière par ailleurs, était aussi dans le commerce du beurre.

Tous les cinq jours, l'écriteau disparaissait, et on entendait Maya demander à tous les gamins du quartier : « Tu n'aurais pas vu mon écriteau par hasard, dis-moi ? ». On aurait dit qu'elle avait perdu son fils unique.

Il se trouvait d'ailleurs qu'elle n'avait pas d'enfant. C'était une de ces veuves enfants dont il ne manque pas chez nous malgré l'interdiction officielle des mariages d'enfants. Et sa maison était de dimensions imposantes. Deux étages. Ce qui déplaisait fortement aux autres résidentes de la ruelle. Sa maison, Maya l'avait baptisée *Maya-nîvas*, le logis de Maya, mais c'est sous le sobriquet de *Maya-jal*, le piège de Maya, ou *Maya-samadhi*, le mausolée de la vieille illuminée, qu'elle était célèbre dans le quartier.

Interrogés sur l'écriteau, les gamins s'abritaient pour lui répondre derrière un tel masque de candeur que Maya finit par y voir rouge. « La fourberie, moi, ça m'a jamais plu ». Quand elle était en rage, tout son corps entraînait en mouvement, tremblait et gesticulait de façon effrayante, vibrant comme sous l'impulsion d'un rythme inaudible. Ses rides s'animaient d'un mouvement de reptation digne d'une fourmilière en effervescence, ses yeux pourtant sans paupières clignaient fébrilement, ses narines se pinçaient jusqu'à se fermer comme deux prunelles aveuglées, puis s'épataient jusqu'à ressembler à deux petites bouches. Son menton tremblotait comme s'il allait se décrocher et tomber par terre. Les poils chenus de sa moustache se hérissaient et les deux ou trois dents qui lui restaient dansaient la cavalcade dans sa bouche avant de regagner, on se demandait par quel miracle, leur position initiale.

Quand on la voyait dans cet état on avait l'impression d'être en face d'une usine en miniature qui travaillait sans bruit.

Les femmes dans la ruelle prétendaient que la Vieille était une sorcière.

C'était la plus vieille de toute la qasba. Et la rumeur publique voulait que le Mahatma Gandhi fût son cadet d'une dizaine d'années. A l'évidence, le Congrès, et plus généralement la politique, exerçaient une forte influence dans la petite bourgade.

La maison de Maya était flambant neuve. Aucune de ses canalisations ne fuyait, aucun de ses murs n'exhibait de fente, véritable rareté dans la localité. Dans aucune des pièces le plancher n'était abîmé. Toutes les portes étaient solides, et le sol du salon était coquettement carrelé de tommettes multicolores. La demeure était fraîche en été, agréablement tiède en hiver. L'eau qui arrivait au robinet était douce. Tout le monde louait la maison de Maya et critiquait sa propriétaire. On disait que si la Vieille avait pu partir à Lahore en emportant sa maison à la semelle de ses chaussures, elle aurait pu faire fortune en la vendant là-bas. Maya disait qu'au lieu de débiter des sottises de ce genre, on ferait mieux de lui trouver un locataire pour dix roupies par mois, qu'elle en serait à jamais reconnaissante à son bienfaiteur quel qu'il soit. Les gens se demandaient bien comment Maya avait réussi à mettre tant d'argent sur cette maison, elle dont l'avarice proverbiale aurait damné le pion au plus retors des grippe-sous. Dans un second temps, ils attribuaient la chose au fait que les voies du Seigneur sont impénétrables, et Sa grandeur infinie. Trouver un locataire prêt à payer le loyer ne posait pas problème, un nouvel arrivant pris à la gorge aurait sûrement accepté le prix, mais, disait-on, qui accepterait les conditions de la propriétaire ? Nettoyer le carrelage tous les matins, droit de lessive une fois par semaine seulement, pour le linge personnel. Interdit d'accrocher aux murs photos ou calendrier. Interdit de faire cuire de la viande ou quoi que ce soit d'approchant. Le soir, interdit de fumer. Interdit d'avoir trop d'enfants. Bien leur inculquer qu'en montant et en descendant l'escalier, ils aient bien conscience que le bon état des marches est plus précieux que la prunelle de leurs yeux. Interdit de faire brûler des bûches qui fument. Hors de question de célébrer ni mariage ni rituel de la première coupe de cheveux dans l'enceinte de cette maison sans l'accord préalable de la maîtresse des lieux. Limiter au strict minimum les allées et venues des invités extérieurs. Les conditions étaient claires, draconiennes. Si Maya avait su lire et écrire, si son écriteau n'avait pas disparu à chaque fois qu'elle l'accrochait à sa porte, elle n'aurait pas manqué d'y inscrire aussi la liste de ces conditions, sur son carré de carton graisseux et puant. Entendant parler de ces faramineuses conditions, le bon Docteur Shahani qui-avait-fait-ses-études-à-l'étranger avait pensé, et par la suite s'en était même ouvert à quelqu'un : Maya a sûrement pris des leçons d'une propriétaire anglaise.

On parlait d'elle dans tous les foyers.

Elle affirmait qu'elle ne laisserait pas mettre à sac sa merveille de maison pour les trois sous d'un loyer, et que tant qu'elle n'aurait pas trouvé le locataire de ses rêves la maison resterait vide. Ces positions idéalistes dépassaient la compréhension du voisinage. Ils n'en revenaient pas que d'un côté Maya fût notoirement prête à sacrifier sa vie à l'appât du gain et d'un autre côté fût si indifférente aux revenus locatifs. A la longue ils furent contraints d'admettre

que la maison était plus chère au cœur de Maya que l'argent et même que sa propre vie. Et un anonyme au cœur de poète mit en circulation cet émouvant proverbe : « Et s'il n'en reste qu'un ce sera la maison ». Dont une autre version gagna aussi une certaine popularité : « Maître de l'Univers comme de ma Maison ».¹⁹

Au récit de la quête du locataire et à la description des vertus du lauréat idéal, quelqu'un avait eu la candeur de s'étonner : « A voir les conditions à remplir, on dirait que Maya cherche un fiancé pour sa fille ».

Bien peu de gens savaient que Maya avait aussi un frère, du nom de Mayadas²⁰. Personne n'avait jamais vu Mayadas dans cette qasba. La Vieille Maya lui envoyait tous les ans le bracelet consacré qui la mettait sous sa protection et un *tika* rituel. A cette occasion, elle se faisait apporter par un gamin de la localité une enveloppe au lieu de l'habituelle carte postale. Elle faisait inscrire le nom et l'adresse du destinataire puis approchait la carte postale et l'enveloppe de ses yeux éternellement inquiets pour en faire l'inspection, avec une telle ferveur qu'on eût dit qu'elle tentait d'inférer du dessin des lettres le sens qu'elles exprimaient. Puis après un examen circonstancié elle disait à son scribe de lui relire l'adresse. Durant ces opérations, Maya avait laissé des traces de doigts variées sur la lettre, toute parfumée à l'odeur de beurre. L'odeur du beurre était le sceau d'authenticité de Maya, sa marque commerciale.

Mayadas, Mon cher frère qui m'est plus précieux que la vie, ta sœur Maya qui implore constamment le Seigneur Suprême Créateur Universel qu'il te prête longue vie est tout le temps dans l'attente d'une lettre de toi. Quant à moi, je me porte on ne peut mieux. Mais toi, pourquoi tu ne me donnes pas au plus vite des nouvelles de toi ? Mon cœur est dans l'affliction pour toi. La vérité c'est que la maison n'est toujours pas louée. Je fais confiance à Ram et j'attends. Ca ne sert à rien de se faire du mouron. Un jour ou l'autre, Celui qui voit tout d'en haut m'enverra un locataire bien sous tous rapports. A qui est sous la protection du Seigneur nul ne peut lui nuire²¹. Et le prix du beurre a beaucoup grimpé. Toi, dis-moi tout ce qui se passe de ton côté. Et la récolte n'a pas été bien famense ici, ce qui fait qu'il y a une grosse demande pour le crédit. Tout mon liquide y passera. J'ai encore rempli une cruche de bijoux. Ce que je veux dire, c'est que le Seigneur fait bien ce qu'il fait. Ah oui, une autre chose : si jamais la guerre était déclarée, je ne sais pas ce qui pourrait arriver. Si toi tu sais quelque chose, dis moi sans façon ce qui se dit dans les journaux. Quand est-ce qu'il y aura la guerre ? Qu'est-ce que ça aura comme effet sur l'or et l'argent et le beurre ? Réfléchis et dis-moi. Bon. Et...

Avant de faire écrire sa lettre, Maya disait au gamin qui lui servait de scribe d'écrire en tout petit. Et elle ajoutait tout bas : « Ne vas pas dire à personne ce que je t'ai fait écrire ! » Quand la lettre était finie, elle promettait de donner une

¹⁹ En hindi, parodie de vers classiques de la poésie mystique médiévale.

²⁰ Littéralement « esclave de Maya ».

²¹ Parodie d'une formule, devenue proverbiale, empruntée à la poésie mystique du moyen âge.

pièce en récompense. Et elle tenait sa promesse. Du coup le gamin, dans la joie de la récompense, en oubliait les horreurs de l'écriture, de la lecture et de la re-lecture et des inévitables corrections, et du coup il oubliait aussi les mises en garde de Maya. Il n'était pas plus tôt rentré chez lui qu'il racontait tout à sa mère : « Aujourd'hui la vieille Maya m'a donné une pièce ». Sa mère en était tout éberluée. Et non moins ravie. Et c'est ainsi que les secrets de Maya se répandaient dans toute la ruelle comme une traînée de poudre.

Peut-être est-ce pour cette raison que Maya ne faisait jamais écrire son courrier deux fois de suite par le même gamin. Sauf évidemment quand elle ne pouvait pas faire autrement.

Mais elle allait toujours poster elle-même ses lettres, en choisissant une boîte aux lettres bien éloignée de chez elle, dont elle vérifiait le cadenas avec force manipulations.

Son propre cadenas, sur la porte d'entrée de sa maison, était célèbre pour sa robustesse et sa laideur. Les gens prétendaient qu'elle l'avait fait venir directement d'Allemagne et le bon Docteur Sahani qui-était-allé-étudier-à-l'étranger avait poussé la plaisanterie jusqu'à raconter qu'Hitler lui-même lui avait envoyé le cadenas.

Hitler était un nom familier au moindre gosse de la qasba. Il y avait même des portraits de lui suspendus aux murs chez certains et dans les deux écoles circulait une chanson qui commençait ainsi : « Hitler a passé un coup de fil à Churchill... »

Un jour un soldat qui avait surpris Maya en train de tirer sur le cadenas de la boîte à lettres lui avait dit, jouant l'autoritaire : « Eh dis donc, la Vieille, tu ne peux vraiment pas t'empêcher de faire main basse sur le trésor de l'Etat ? ». Et Maya avait narré l'incident à son frère dans sa lettre suivante en concluant : « Toute la ville est l'ennemie de ta sœur ».

Toute la ville, allez savoir. Mais la rue, c'était sûr. Personne n'avait jamais exprimé à Maya la moindre sympathie.

De temps en temps, on voyait dans la ruelle les femmes marquer un temps d'arrêt devant chez Maya : celle-ci était sur le seuil à filer au rouet tout en fredonnant d'une voix extatique, les yeux clos, scandant le rythme à côté de la mesure : *L'amour m'a rendu fou ma douleur est insondable.*

Et l'opinion prévalait, sur la base de ces chants dévotionnels, que Maya n'était autre que le moderne avatar de la fameuse poétesse Mira Bai, la grande mystique de notre *kaliyoug**, la prêtresse de nos temps pourris.

A part ce chant religieux, personne n'avait jamais entendu les lèvres de Maya prononcer le nom de Ram ni de quelque autre divinité. D'où sa réputation de mécréante parmi les femmes de la ruelle.

Elle n'honorait de sa présence aucun temple, ni d'ailleurs aucune *gourdwara**, ne croyait en aucun saint, n'avait jamais donné la moindre obole à la moindre œuvre pie, n'avait jamais laissé tomber la moindre pincée de farine dans la besace du moindre mendiant.

Tout le monde savait qu'elle avait sa place réservée en enfer.

Certaines femmes étaient même allées se plaindre d'elle au Saint des Saints, le grand Swami Purnanand-ji Maharaja, maître spirituel des femmes de toute la contrée. Le Swami avait exhalé un ample soupir et laissé tomber ces paroles suaves : « On sème ce qu'on récolte ». Les femmes s'en étaient prosternées de plus belle comme sous le poids de leur dévotion, et étaient restées un temps infini aux pieds du Maître, dardant leurs regards pleins d'effroi sur la face resplendissante du Maître, s'émerveillant qu'un saint homme de cette envergure ait pu honorer de son séjour une infime bourgade aussi pécheresse. Sur le chemin du retour, l'une d'entre elles avait exprimé à son insu la sidération générale, dans une formulation digne du Maître : « Seigneur Mon Dieu, Ta *lila** passe l'imagination ». A quoi toutes les autres s'étaient esclaffées, et l'une avait conclu : « Voilà bien de grands discours pour une petite bouche », c'est-à-dire, dans la sagesse des proverbes, 'apprends à rester à ta place'. Et la femme à la petite bouche avait pris la résolution tacite de ne plus jamais proférer de grands discours à l'avenir.

A peu de temps de là, on vit fleurir sur la maison de Maya l'énoncé suivant, écrit en grosses lettres : *On récolte ce qu'on sème*. Le scribe avait utilisé du charbon, aussi Maya réussit-elle à effacer toute la phrase en moins d'un jour. Mais quelqu'un d'autre enchaîna peu après : *Quand Alexandre quitta ce bas monde, il avait les mains vides*. Cette phrase aussi, Maya l'effaça. Puis un jour, on vit ce distique sur le mur :

Aucun artifice ne peut effacer la vérité

Aucune fleur de papier ne peut jamais sentir

Maya effaça cela aussi, et ses ennemis se tinrent cois pour un temps. Mais deux ou trois jours plus tard ils purent constater que Maya avait fait écrire par un mystérieux inconnu : *Il est interdit par la loi d'afficher des messages publicitaires sur ce mur. Les contrevenants seront sévèrement punis*.

Les gens étaient soufflés du légalisme de Maya, et enchantés de leur succès. Maya n'avait jamais en effet répondu de façon aussi intéressante à leurs provocations indirectes ni surtout, qu'ils l'admettent ou non, avec autant d'élégance. Mais il se passa longtemps avant que les petits malins de la ruelle ne parviennent à savoir par qui et à quel prix Maya avait fait rédiger cette annonce. On apprit beaucoup plus tard que, toutes affaires cessantes, elle était allée au commissariat de police, avait campé deux jours durant sous un arbre, à filer son coton au rouet, et que la police avait finalement été contrainte à faire inscrire à ses frais sur le mur de Maya : *il est interdit par la loi d'afficher etc.*

Le bon docteur Sahani qui-avait-étudié-à-l'étranger aurait alors dit à Sardar Himmat Singh au cours d'une conversation à bâtons rompus : « La Vieille Maya est le Mahatma Gandhi de cette ville ». Et Sardar Himmat Singh s'était assombri, couvert de rides soucieuses, car il s'était préalablement déjà arrogé ce privilège.

Un jour il était allé trouver Maya sous prétexte de collecter des fonds pour le Congrès. Elle avait patiemment subi la conférence qu'il lui débitait avant de lui rétorquer vertement : « C'est ça qu'il t'a appris le Mahatma ? D'abuser les

vieilles femmes sans protection et de leur soutirer le fruit de ce qu'elles ont gagné à la sueur de leur front pour aller lever le coude et draguer ? Allez donc, je vau mieux que vous tous, moi qui reste bien tranquille dans mon coin. Au moins, moi, je mets en pratique les enseignements du Mahatma et je file à mon rouet ».

Himmat Singh avait porté la main à ses oreilles en signe de contrition respectueuse, *toba toba**, et était rentré chez lui déconfit. Le soir même, il avait délivré une conférence sur l'éducation selon le Mahatma Gandhi, où il faisait le compte-rendu de sa visite à la Vieille Maya de telle façon qu'avant même la fin de son discours les auditeurs s'étaient mis à crier : « Vive Sardar Himmat Singh ! », « A bas la vieille Maya ! », « Vive la Révolution ! », « Les Collabos au poteau ! ».

A compter de ce jour, Maya figura parmi les cibles choisies de la qasba, érigée en ennemie de la nation.

Il s'était également produit un incident plus ancien qui l'avait mise en vue. Une fois Chotouram était venu visiter la bourgade dans sa tournée d'inspection et des milliers de paysans étaient allés l'accueillir à la gare de Dinga. A peine descendu du train il avait délivré une brève conférence dans laquelle il promettait à tous les paysans de les libérer des griffes des usuriers et prêteurs à gage, le nom de Maya figurant dans la liste des dits usuriers.

A cette époque la maison de Maya était en construction.

Un riche paysan Jat aurait rapporté la chose à Maya. Abandonnant son rouet elle mit le cap sur le *Dak Bungalon**. A son arrivée, Sir Chotouram buvait un verre de lait, tranquillement assis à l'ombre d'un arbre. Voyant arriver sur lui une vieille essoufflée à la démarche incertaine, il posa son verre de lait pour se précipiter au-devant d'elle et s'incliner respectueusement pour lui toucher les pieds. Maya lui dit, « Fils, je m'appelle la Vieille Maya et je voudrais dire deux mots à ce Chotou. Où est-ce qu'il est ? ». D'après les assistants, Sir Chotouram était rentré sous terre de honte, tandis que Maya lui flattait l'échine de la main d'un geste protecteur et continuait : « Plût au ciel que tu sois à la place de ce Chotou. Où est-ce qu'il est lui, que j'ai deux mots à lui dire ».

Sir Chotouram était à l'époque le Ministre des Finances de l'Etat.

A la suite de cet entretien, certains entendirent dire que la Vieille Maya pouvait en remonter à la célèbre Chand Bivi en matière de bravoure.

Nul ne sait quels éclaircissements Chotouram produisit, toujours est-il qu'à partir de ce jour le nom de Maya disparut de la liste des usuriers de la bourgade.

Dans la prochaine lettre qu'elle écrivit à son frère, Maya faisait ainsi allusion à cette rencontre : si tu as une faveur particulière à demander à Chotouram, dis-le moi sans hésiter, c'est un homme charmant.

Elle était célèbre pour être la plus matinale des habitants de la ruelle. Les femmes qui s'égosillaient pour sortir leurs enfants du lit le matin avaient souvent cette formule : 'allez, les enfants, debout, debout, il y a déjà quatre

heures que la sorcière est sur pied'. Et, après une minute de réflexion, elles ajoutaient : *Ram Ram*, qu'est-ce qui va nous tomber dessus aujourd'hui, d'avoir commencé la journée avec ce nom de mauvais augure.

A peine levée, Maya faisait l'inspection de toutes les pièces de la maison. Elle ne se couchait le soir qu'après avoir cadennassé toutes les pièces. A l'exception d'une petite soupente, toutes étaient vides. Pourtant, tant qu'elle n'avait pas ouvert les cadenas de chaque pièce et jeté un coup d'œil à l'intérieur, elle n'était pas tranquille. Et le bruit des portes qui claquaient faisaient office de réveil matin pour les riverains.

Il était de notoriété publique que Maya faisait le compte de ses pièces avant de se coucher le soir et qu'au matin elle en refaisait le compte avant de mettre un pied hors de chez elle.

Elle entamait alors sa tournée. Un petit balluchon sur la tête, où elle serrait ses chaussures, et sous le bras un ballot informe de paperasses, sur le dos les mêmes éternels vêtements défraîchis. Soufflant et suant, elle avançait, lentement mais sûrement. Et le soir elle rentrait, la démarche aussi pous­sive, dans le même appareil, sur la tête un petit pot de beurre au lieu de son balluchon, sous le bras la même liasse de paperasses. A la voir ainsi se traîner, on ne pouvait que penser à la fable du lièvre et de la tortue.

Son territoire s'étendait sur toute la qasba et les villages des environs et on ne l'avait jamais vu manquer sa tournée quotidienne, sauf peut-être par gros temps.

Les gens se révoltaient de voir une avare pareille résister à toutes les maladies : incroyable, elle ne mangeait rien, ne buvait rien, où trouvait-elle l'énergie de tourner et virer ainsi du matin au soir ? Alors que toutes les femmes de la ruelle sans exception avaient toujours un pet de travers, mal à un endroit ou l'autre, et qu'elles étaient toutes de très fidèles clientes du médecin local, le *hakim* Zahur-ud-din. Quand elles se rencontraient, il était essentiellement question de leurs maladies et de leurs médicaments et la conversation finissait régulièrement par cette exclamation : « Et dire qu'il y a cette sorcière qui n'a jamais rien ! Depuis qu'on la connaît, toujours égale à elle-même ! Elle ne fait pas de régime, elle ne prend pas de médicaments, elle ne va jamais au temple, elle se promène aux cinq cents diables pieds nus par les pires chaleurs, en hiver elle n'a rien d'autre sur le dos que son vieux châle élimé -- que moi avec j'attraperais une 'neumonie' en moins d'un jour, et l'âge qu'elle a en plus de ça ! Je n'en reviens pas qu'elle n'attrape pas la mort. »

Sur quoi les autres femmes proposaient à la plaignante l'explication de ce miracle : « *Arré Baba**, c'est le fric qui la réchauffe, le fric ! Ca soigne toutes les maladies, le fric ! Le fric ! » A quoi la première répondait : « D'accord, le fric. Mais comment ça se fait que bien mal acquis lui profite, à elle ? Et ensuite, je vous le demande un peu, tout ce qu'elle gagne, à quoi ça lui sert en fin de compte ? A qui ça ira ? Elle n'a pas de parents et pas plus d'enfants. S'il lui arrivait quelque chose aujourd'hui, elle ne trouverait personne pour lui donner un verre d'eau. Faire fortune comme ça c'est une vraie malédiction, non ? »

Et soudain, un jour, la rumeur se répandit dans la rue que Maya avait la fièvre. Ce fut comme un soulagement chez les voisines. Pas un foyer où l'on ne se perdit en supputations sur la durée de sa maladie, sur sa fin probable. Personne n'éprouva le moindre chagrin à la savoir malade. La porte de sa maison restait fermée et les gens pensaient qu'elle allait mourir sans même qu'ils le sachent, prostrée dans sa maison. Et que c'était bien fait pour elle. On récolte ce qu'on sème.

Et peut-être leur hypothèse se serait-elle confirmée si, le lendemain matin du jour où Maya était tombée malade, les gens de la ruelle n'avaient eu la surprise de voir un jeune homme assis sur le seuil de sa porte, en train de fumer le narguilé. Tout dans son apparence et sa façon de se tenir le signalait clairement comme un Musulman de la campagne.

La rue appartenait aux Hindous. Certes il y avait des Musulmans qui passaient par là, et il en venait régulièrement chez Maya, des paysans Jat, même avant, pour lui emprunter de l'argent -- on pouvait au moins dire ça en sa faveur, qu'elle suçait le sang aux Musulmans et pas trop aux Hindous, pourtant majoritaires dans la bourgade. Mais il y avait quelque chose de spécial dans l'attitude de ce jeune homme, qui agissait comme s'il était chez lui. Il était beau et avait de la prestance, avec ses grands yeux brillants et ses fières moustaches. Ses vêtements aussi étaient impeccablement propres et son narguilé tout neuf. Il était clair qu'il était là pour s'occuper de Maya, voire pour la protéger.

La première réaction des gens de la ruelle quand ils le virent fut de crier à l'hérésie : Maya était une renégate. L'impie allait désormais boire et manger de la main de ce « *Mouslâ ** », la perdition absolue. Si elle avait été en bons termes avec l'un ou l'autre de ses voisins, elle n'en serait pas là aujourd'hui et il ne nous faudrait pas subir ce spectacle affligeant. Puis leurs pensées prirent un tour un peu différent et ils commencèrent à se dire que ce Musulman non seulement représentait une véritable insulte pour les Hindous de la ruelle mais une offense à la religion hindoue elle-même. Comme si Maya avait délibérément tenté d'humilier toute la ruelle en l'appelant à son chevet. Elle aurait au moins pu leur laisser une chance, donner à ses coreligionnaires l'occasion de montrer leur compassion. Elle était atroce elle-même, sûr, mais cela ne suffisait pas pour autant que ses voisins avaient l'âme dénuée de toute compassion. S'ils ne s'étaient pas occupés d'elle auparavant, c'était logique. Mais en temps de détresse on ne laisse pas l'ennemi, même un ennemi juré, mourir sans assistance, qui plus est, elle, une voisine après tout. Et Hindoue de surcroît, et vieille, et sans recours... Non ils ne l'auraient pas laissée aller à la mort. A force de se pencher sur le problème, les petits malins de la ruelle en arrivèrent à se dire que Maya avait délibérément insulté à leur humanité et à leur hindouité. Et de conclure qu'elle avait voulu les empêcher de faire le bien et les avait rendus complices d'un péché criminel.

Toute la ruelle en attendant s'était lancée dans une discrète et virulente campagne de calomnie. Comme personne ne connaissait le nom de ce jeune homme, il devint pour tous le Voyou. Personne ne l'avait jamais vu. Que des Musulmans fréquentent chez Maya, passe encore, mais il ne fallait quand même

pas demander aux femmes Hindoues de les regarder, les Musulmans, non ? De risquer leur chasteté ? La Vieille Maya leur grignotait leurs économies, elle leur suçait le sang et les mettait sur la paille, et si elle n'avait pas eu l'âge qu'elle avait, les accusations de ses voisins seraient assurément allées plus loin. Tout au fond d'eux, ils lui en voulaient probablement de les priver justement de ce genre d'accusation intéressante -- le Voyou ne pouvait en rien être soupçonné d'être son amant.

Mais il s'agissait à présent de le faire décamper, grande question. Outre la mauvaise réputation qu'il attirait sur toute la ruelle, ce grand Musulman bien bâti, représentait un risque majeur, campé sur le seuil de Maya, le *dboti** remonté jusqu'aux genoux, la moustache fière, son narguilé glougloutant, lorgnant sur les chastes Hindoues qui remontaient la rue, un risque majeur pour leur chasteté.

Et c'est ainsi qu'en l'espace de deux ou trois jours, la relation entre la présence du Voyou et la maladie de Maya disparut complètement aux yeux des habitants de la ruelle. Personne non plus n'entendait le son des gémissements et des plaintes de la malade. Et d'ailleurs, si elle était vraiment malade, ce n'était pas la présence de ce voyou de Mousla à sa porte qui aurait pu la soigner, occupé qu'il était à fumer son narguilé et à décocher des œillades langoureuses sur les femmes. A tous points de vue sa présence était une insulte aux résidents.

Et pourtant personne n'avait le courage d'aller le trouver et de lui dire en face de vider les lieux. Finalement on décida que tous les hommes de la bourgade, en délégation, iraient le trouver et lui diraient sans ambages, après les deux ou trois minutes d'échanges formels requis par la courtoisie, de... de... mais la formulation de ce 'sans ambages' ne put faire l'unanimité.

On en vint donc à une autre décision. Le commissaire de police de la localité était alors un Hindou et on le craignait beaucoup. Quand il sillonnait la ville sur son cheval noir tout le monde tremblait d'effroi. Tout le monde, à l'exception de Sardar Himmat Singh, avait peur de lui et Himmat Singh, bien que notoirement connu dans la localité pour ses sympathies Congressistes était très lié avec lui. Avant que Himmat Singh n'adhère au Congrès, lui et le Commissaire avaient partagé leurs repas et bu dans la même coupe. Himmat Singh devait par ailleurs l'essentiel de sa popularité à avoir été dans le temps un fieffé coquin. Bref, un certain nombre des résidents décidèrent d'envoyer un certain nombre des leurs en délégation auprès du Commissaire pour lui notifier que si le voyou de Mousla s'obstinait à camper devant chez Maya, les risques d'émeute entre Hindous et Musulmans allaient atteindre un seuil critique. La proposition emporta l'assentiment de tous. Et le bon Docteur Sahni qui-avait-étudié-à-l'étranger fut élu pour conduire la délégation et représenter le peuple.

Personne ne sait ce qui s'échangea entre le Commissaire et le Docteur Sahni. Mais dès le lendemain on vit un soldat en faction aux côtés du Voyou sur le seuil de Maya. Le soldat était pour les gamins de la ruelle une attraction comparable à un avion, bien qu'on ne vît d'avion qu'exceptionnellement dans la bourgade, et des militaires tous les jours. Une foule s'attroupa bientôt autour

de lui. Une confrontation s'ensuivit, qui se conclut par le refus net du Voyou de se plier aux ordres de la police, et qui plus est, par son interdiction péremptoire aux officiers de la loi de mettre le pied dans la maison de Maya sous quelque prétexte que ce fût, y compris d'aller directement faire connaître à l'intéressée les ordres du Commissaire. Il se bornait à répéter, « Tant que je suis en vie personne ne mettra le pied dans cette maison et je ne bougerai d'ici sous aucune menace ni aucun ordre, que les Maîtres fassent selon leur volonté ».

Personne n'avait envisagé que les événements puissent prendre une tournure pareille. Le militaire s'emporta sauvagement, les badauds firent de leur mieux pour le pousser à bout, et il finit par retourner, furieux, auprès de son chef en menaçant de revenir avec un mandat d'arrêt. « Vous allez finir par vous calmer quand ça va pleuvoir dans le tas, les coups de chaussure ». Le Voyou lui répondit qu'il lui s'occuperait de lui à ce moment-là.

Les gens se demandaient bien ce que leur réservait la suite.

Il fallut un certain temps pour préparer le mandat d'arrêt. Une ou deux heures s'écoulèrent, et le soldat n'était toujours pas revenu. La foule se dispersa. Tout le monde dans la ruelle se sentait frustré du plaisir anticipé d'un dénouement spectaculaire.

C'était l'heure où devait arriver le train de l'après-midi. La vie de la qasba se déroulait au rythme des départs et des arrivées des trains, du fait de l'emplacement de la gare, le sifflet du chef de gare étant audible dans tous les foyers et les trains visibles du toit de la plupart des maisons. L'hiver, la plupart des gens grimpaient sur leurs toits pour voir arriver le train de l'après-midi. On peut dire que c'était le hobby des habitants de la qasba, de regarder passer les trains.

Donc, peu après l'arrivée du train de l'après-midi, deux soldats reprirent leur faction devant chez Maya et se mirent en devoir d'intimider le Voyou. Ils n'avaient sans doute pas réussi à apporter le mandat d'arrêt et ils n'avaient pas de menottes sous la main. Les résidents s'étaient de nouveau attroupés et, tout en savourant le spectacle, profitaient de la présence des soldats pour se déchaîner contre le Voyou. Lequel Voyou avait l'air dans l'expectative à présent, se dressant sur la pointe des pieds et regardant à mainte reprise en direction de la gare.

Quant au soldat, las des paroles, il manifestait un net désir d'en venir aux mains, alors que le jeune homme repoussait ses tentatives avec une négligence étudiée tout en continuant à regarder en direction de la gare par dessus leurs épaules à tous, comme s'il en attendait le salut.

Et tout à coup il y eut un tumulte dans la foule. Tous se tournèrent en direction de la gare. La vieille Maya arrivait, un balluchon crasseux sur la tête, lentement mais sûrement, un pas après l'autre, la main dans la main avec un vieillard de son âge, marchant droit sur sa maison.

Le vieillard était Mayadas, le frère de la Vieille Maya. Tous les deux arrivaient d'on ne sait où, par le train de l'après-midi. Les habitants de la ruelle comme les soldats en restèrent soufflés. Quant au voyou, il en riait encore plusieurs minutes après.

La Vieille Maya et son frère Mayadas vécurent longtemps ensemble dans la maison, si longtemps que les habitants commencèrent à chuchoter que Maya et son frère étaient immortels.

vah main ham
nous les Indiens 1968

Sita et les enfants s'étaient levés et avaient quitté la pièce ; il me regarda alors comme s'il me demandait la permission de revenir sur le sujet. Certes, c'est moi qui avais pris l'initiative de gratter cette plaie, ses malheurs conjugaux, mais mon enthousiasme s'était pratiquement dissipé et je craignais qu'il ne fasse plus guère que se répéter. Ses difficultés n'offraient plus aucun mystère pour moi et il aurait dû comprendre à mon silence que l'ennui et la mauvaise humeur avaient remplacé l'intérêt. Nous buvions depuis un bon bout de temps et, malgré la coupure du repas avec sa tranche de mondanité obligée, nous étions complètement ivres. L'envie me prit de lui dire de prendre lui aussi congé et d'aller se coucher. Avant de prendre ses quartiers de nuit, Sita aussi lui avait envoyé un signe muet dans ce sens. Si ça avait été ma femme, elle ne nous aurait pas lâchés avant une heure avancée et en partant elle aurait dit clairement : « Maintenant va te coucher sinon demain tu auras un mal de tête terrible et tu seras de mauvaise humeur toute la journée ». Ma femme ne peut pas rester muette. Je voulais mettre un terme là à la soirée, inquiet à l'idée que je risquais de me mettre à déballer ma propre histoire conjugale au lieu d'écouter la sienne si je buvais encore : chaque fois que je bois dans l'euphorie en son absence -- en sa présence impossible de rien faire dans l'euphorie -- je ne me souviens d'elle que pour éclater en récriminations et je divague de telle façon que mon auditeur échafaude les hypothèses les plus contradictoires sur notre relation. J'avais donc envie de rester seul un moment pour penser à ma femme tranquillement. Après quelques verres et avant de perdre contrôle j'arrive en général à un degré de lucidité et de cruauté dans la perception de mes relations conjugales qui exige la solitude. Que ce genre de méditation lucide, d'une cruauté sans complaisance, ne m'apporte rien, c'est autre affaire - - cela n'aboutit finalement qu'à resserrer nos liens et aggraver mon sentiment d'impuissance. En réalité je ne retire jamais rien d'aucune pensée, je n'en ai jamais rien retiré jusqu'à présent, et pourtant j'entretiens indéfiniment l'espoir fallacieux que ces séances d'intense cogitation m'apporteront un jour le salut. La libération ! L'illumination, comme les grands mystiques ! Si j'avais été seul, c'est sûr que j'aurais été pris d'une crise de rire. Mais j'avais cet olibrius scotché en face de moi, qui me regardait du fond de son ébriété comme pour implorer la grâce de mon attention.

Pendant le repas je n'avais pas cessé de penser à Sita. J'ai depuis toujours été irrésistiblement attiré par les femmes des autres, tout particulièrement par celles de mes quelques amis. Cet adultère intellectuel en quelque sorte me procure un plaisir divin, plaisir qui n'a rien à voir avec la beauté des objets de mes fantasmes. Peu d'épouses du reste conservent leur beauté à long terme. Mais ça n'a pas d'importance. Effleurer une inconnue dans un bus ou dans la foule, me coller contre elle discrètement m'excite d'une manière qui n'a rien à voir avec les charmes de l'intéressée. Mais je prends là un mauvais exemple. D'abord Sita

n'est pas une inconnue pour moi, ensuite je ne l'ai jamais touchée. Non que je n'en aie rêvé de temps en temps, mais c'est une autre affaire. Des désirs inassouvis de cette espèce, j'en ai à ne pas savoir qu'en faire. Justement, je voulais rester seul un moment pour farfouiller dans cette masse de désirs.

Mais il gardait toujours dans les yeux la même insistance implorante. Je résolus de la traiter par le mépris.

Sita n'avait sans doute jamais été belle, pas même dans la fleur de sa jeunesse, mais elle était à présent complètement desséchée et décatie. J'ai un penchant pour les épouses décaties des autres. Pendant le repas, j'avais voulu faire de l'œil à Sita une ou deux fois, mais, n'obtenant aucun encouragement de sa part, je m'étais renfermé et gardais le silence. Des années plus tôt, quand elle était enceinte de son premier enfant et que j'étais moi-même encore célibataire, c'était pour moi un véritable enchantement de faire la conversation avec elle sur les mille petits riens de la vie domestique. A cette époque, les femmes au début de leur grossesse me paraissaient passionnantes, infiniment plaisantes. La grossesse confère un épanouissement, un pouvoir de séduction et une sorte de maturité érotique à la plus banale des femmes indiennes, la plus trivialement confinée dans sa cuisine. C'est peut-être pour cette raison que Sita m'avait séduit. De toute façon, j'étais à l'époque dans une situation si désespérée que pratiquement toutes les femmes pouvaient me séduire, à part ma sœur et ma mère. En particulier celles avec qui j'avais l'occasion et de flirter discrètement. Même les femmes de mes cousins, tous, qu'ils soient du côté paternel ou maternel, toutes, si illettrées et grossières qu'elles fussent, elles me plaisaient. Sita n'était ni belle ni particulièrement intelligente, elle était comme n'importe quelle jeune fille indienne qui, une fois sa licence en poche, se marie, tombe enceinte à peine mariée, le genre de fille qui enseigne deux ou trois mois dans quelque établissement secondaire avant de se marier pour aider ses parents à réunir l'argent de la dot et qui, une fois mariée, passe le restant de sa vie à prouver qu'elle a des lettres en émaillant sa conversation de termes anglais à bon marché, fait les efforts qu'il faut pour plaire aux amis de son mari, est capable d'aller jusqu'à allumer une cigarette occasionnelle et porter à ses lèvres un non moins occasionnel verre de whisky dans les soirées mondaines pour faire plaisir à son mari, à qui reprocher de n'avoir aucun intérêt pour le monde extérieur relèverait de la dernière stupidité, le genre de femme dont on ne peut attendre autre chose que de tenir leur maison, faire la cuisine pour leur mari et le servir à heures régulières, aider les enfants dans le travail scolaire, tricoter des chandails, bref la femme idéale, solide et ordinaire, pilier de la famille, le genre de femme, à mon avis, qu'il faut épouser.

De toute évidence, à penser et repenser à Sita, j'avais dérivé vers ma propre femme, qui possédait toutes ces vertus à un degré suprême. Ces vertus précisément que j'avais décidé de fuir pour un soir en m'invitant chez mon ami. Et voilà que je me mordais à présent les doigts de ma bêtise. Pendant toute la soirée le misérable avait pleuré sur ses malheurs, et il montrait toute apparence de se répandre à nouveau en doléances. Je me versai un copieux whisky que j'avalais d'un trait, les yeux fermés. Quand je rouvris les yeux, j'eus l'impression

d'avoir changé de décor. J'avais en face de moi mon propre double, un homme brisé entre deux âges, dont la Sita desséchée et décatie devait être en train de ressasser dans son lit dans la pièce à côté, songeant au repas du lendemain, à l'avenir de ses enfants, me maudissant au passage, se rongant peut-être à l'idée de l'infidélité de son mari, imaginant sa maîtresse. Dix minutes plus tôt j'enrageais de ma propre faiblesse. Mais si à ce moment-là Sita était entrée dans la pièce, je ne sais pas ce que j'aurais fait, j'aurais sûrement fait un malheur. Sita la décatie toute desséchée, et ma propre femme décrépite : je leur aurais réglé leur compte à toutes les deux avec la même balle, j'en étais à ce point. Et pour me donner le courage ou le désir ou la force de secouer l'autre en face de moi, je me versai un verre de plus. Majnoun²² sur le retour ! De quoi rire.

- Je sais à quoi tu penses.

Je ris de plus belle.

- Pense toujours, tu ne pourras pas comprendre. Tout ce que tu sais faire c'est t'esclaffer.

L'envie me prit de lui dire : « Pauvre vieillard lubrique, renonce à la fin, pense à ta pauvre Sita décatie, pense à tes enfants, à leurs études, pense à Dieu, ou si Dieu ne fait pas partie de ta philosophie d'accord, mais arrange-toi au moins pour ne pas finir comme un minable ». Mais je ne pus pas articuler le moindre mot. En réalité, il n'est pas si facile de tomber dans la véritable inconscience même quand on a bu plus que de raison. De toute façon, c'est une habitude invétérée chez moi de toujours donner de bons conseils à tout le monde, de briser leurs illusions, ce qui m'en empêchait ce soir-là, c'était peut-être l'impression insistante que j'avais de me voir moi-même en face de moi, au lieu de lui. J'ai toujours peur des gens qui me renvoient ma propre image. Et ces temps-ci cette peur me tombe dessus la nuit, des rêves plus horribles les uns que les autres. L'envie me prit de lui dire : « En fait, ce qu'il y a, c'est que nous les Indiens, on ne se laisse pas assez vivre, dans l'enfance ou dans la jeunesse ; c'est pour ça que nous couvons en nous des montagnes de désirs inassouvis et de frustrations qui parfois se réveillent dans l'âge mûr et nous mènent une vie infernale, jusqu'à nous faire perdre la raison. C'est ce qui est en train de t'arriver. Tu as passé toute ta jeunesse à te refouler, à bêler comme un mouton et maintenant, tu essaies désespérément de jouer au lion rugissant, à présent que tu as déjà un pied dans la vieillesse. Mais regarde-toi dans la glace ! Pense à la religion, pense à la République Indienne, et va rejoindre ta pauvre Sita décatie dans le lit conjugal... »

Mais malgré tout l'alcool que j'avais ingurgité je n'eus pas le cœur de lui tenir ce genre de discours. Il est plus intelligent que moi, et la sensiblerie comme l'exaltation de l'indianité l'exaspère tout autant que moi. Et brusquement je fus saisi d'une rage sans nom contre moi-même : quand échapperai-je enfin à cette manie incontournable de toujours ramener partout l'Inde et l'indianité, à

²² Héros mythique de la passion amoureuse, dans les références culturelles arabomusulmanes popularisées à travers la ballade lyrique de Lailâ et Majnoun dans la littérature et la culture ourdoues. Sita inversement représente la figure canonique de l'épouse hindoue chaste et fidèle (épouse du dieu Ram).

tout propos et hors de propos ? Car enfin, l'être humain c'est l'être humain, de quelque nationalité qu'il soit, quel que soit son âge, spécialement de nos jours où les progrès de la science nous permettent d'abrégéer le temps, de faire en quelques jours des voyages jadis de plusieurs mois, de réduire les jours à quelques heures, les heures à quelques minutes, les minutes à quelques secondes, les secondes à ?, les secondes à ? L'aporie de cet infinitésimal m'absorba un long moment et je restai perdu dans le vide. Quand je levai la tête, je le vis lui aussi perdu dans des profondeurs insondables. Les premières paroles qui passent les lèvres quand on émerge de telles profondeurs sont d'ordinaire dégoulinantes de sentimentalisme grandiloquent, comme une tranche de pain trempée dans l'eau et ramollie.

- Tu peux dire tout ce que tu voudras, cette femme est unique²³.

Qui ne sait que personne au monde n'est unique ? Je n'aurais pas pensé que le misérable pût tomber aussi bas.

- Tu peux dire tout ce que tu veux...

- Mais je ne dis rien du tout, hurlai-je.

- Je sais ce que tu penses.

Il le savait, justement, et c'est bien pour ça qu'il n'arrivait pas à conclure. S'il avait choisi quelqu'un d'autre à ma place pour lui raconter ses histoires de cœur, il n'aurait pas tant hésité. Et moi, même si j'avais essayé d'ajuster sur mon visage le masque d'une cordiale compassion et d'un sérieux bienveillant, je n'aurais pu lui donner le change, car il connaît tous mes masques et toutes mes expressions. Pourtant, nous nous étions retrouvés en tête-à-tête ce soir après bien des mois. Peut-être, me dis-je en moi-même, en avait-il oublié certains, de mes masques. Aussi lui fis-je grâce de mon sourire assassin et lui décochai-je le genre de regard qu'on réserve parfois aux amis gravement malades ou un peu détraqués. Au lieu de me répondre par un sourire ou de s'emporter, il s'épanouit dans une expression de gratitude littéralement béate, à laquelle je ne pus faire face qu'en me resservant un bon verre pour noyer ma colère.

- Je sais qu'il ne sortira rien de toute cette histoire, depuis le temps que ça dure. Ca fait sept ans que ça dure. Sept ans !

Je n'y tins plus, le coup des sept ans, c'était trop pour moi, je ne pouvais pas l'avaler. Peut-être était-ce pour cette raison qu'il avait voulu tirer en longueur la soirée, soulignant ces deux mots d'un double trait comme pour m'impressionner par la durée de sa folle stupidité. Sept ans ! Je m'esclaffai.

- Je ne dis pas que j'ai passé sept ans non stop à trembler jour et nuit dans les affres de l'amour pour cette femme, non...

Une envie folle me prit de lui balancer mon verre à la figure. Sans parler de son cas personnel, que je connais bien, je n'arrive pas à admettre qu'un homme, quel qu'il soit, à notre époque, soit capable de passer sept ans dans les affres de l'amour pour une femme, quelle que soit cette femme ! Des choses

²³ Le mot pour « unique » est aussi le prénom bien connu dans la tradition ourdoue *Benazir* (litt. incomparable).

comme ça, ça fait longtemps que ça n'existe plus, c'était bon pour les poètes du temps jadis. On ne voit même plus ça dans les romans.

- Ce que je veux dire, c'est que même aujourd'hui, si elle me disait de tout quitter pour elle, je serais prêt à le faire.

Je ne parvins pas à tirer au clair s'il entendait par là se plaindre de cette maîtresse « unique » ou au contraire la louer de ne pas jusqu'à présent lui avoir infligé pareille épreuve. Je voulais en tout cas lui dire que cette femme, unique ou pas unique, m'avait l'air assez raisonnable. J'aurais aussi voulu aller trouver cette femme d'une manière ou d'une autre et lui dire que le meilleur moyen de se débarrasser de lui était de lui laisser mettre sa menace à exécution et de lui dire une fois pour toutes : « Viens, ma vie, mon âme, avant demain dix heures, tu abandonnes tout pour moi sinon... »

Je vis qu'il avait les lèvres qui tremblaient, peut-être à la perspective de tout quitter : il me parut clair comme de l'eau de roche qu'il était à la fois malheureux et soulagé d'être incapable de tout quitter. Il n'avait pas encore complètement perdu la raison, me dis-je, ouf. Et je portais mon verre à mes lèvres pour célébrer la chose. Il est peu, très peu de personnes qui réussissent à perdre complètement la raison. Je poussai un long soupir de soulagement. M'eût-il convaincu qu'il était véritablement capable de tout quitter pour cette femme que je me serais sans doute mis à pleurer sur le champ. Au-delà d'une certaine limite, je deviens débile et larmoyant.

J'avais très envie de lui poser deux ou trois questions -- sur Sita, sur cette femme --, de lui parler sans ambages -- de moi, de ma femme, de la vie. Quand je suis vraiment ivre je me sens en empathie avec le grand tout, comme si j'avais élucidé tous les mystères de la vie. Mais la parole ne suit pas, alors je pose ma tête sur mes poings serrés et reste songeur, tel une gargouille.

- Mais elle est tellement mondaine ! Jamais elle n'aura le courage de tout quitter.

Là je ne pus m'empêcher d'éclater de rire. De qui il avait été s'amouracher ! Evidemment ! Il avait dû l'accuser de mondanité à mainte reprise. Comme s'il ne savait pas que dans la mesure où le monde existe il faut bien de la mondanité, que la vie mondaine et le monde vont avec la vie. Quoi de plus naturel, de plus simple, aussi naturel que la décrépitude de Sita ? Aussi simple que les choses de la vie, qui s'usent et se dessèchent. La mondanité, l'intelligence, pilier de la vie. Le con ! S'il lui fallait monter aux créneaux contre la mondanité il n'avait qu'à le faire dans sa jeunesse avant qu'il soit trop tard, il n'avait qu'à mettre à profit le printemps de la vie pour jouer au fakir en transes, mais c'est vrai que chez nous on ne peut rien faire de sa jeunesse, à peine né on a déjà les chaînes aux chevilles, les menottes aux poignets, la bouche cadenassée, la cervelle empaillée, et sur le cœur une grosse pierre, sur le dos les chimères du passé, c'est vrai que chez nous dans la jeunesse la seule issue est la voie qui mène à la forêt des ermites et des ascètes, vers les sommets inaccessibles des montagnes ou dans l'obscurité de quelque grotte, l'ascèse parfaite dans le renoncement suprême, à bas la révolution, estime-toi heureux si elle aussi est ouverte comme toi sur le monde, comme Sita, mondanité la

belle, la divine, la sublime, le sel de la terre, peints-toi le front de cendre et pare-toi en son honneur, attache tes bracelets de cheville et danse à la gloire du monde profane, honore-le de tes prières et de tes offrandes parce que c'est ça l'Inde, pas de blagues.

L'irruption de l'Inde dans mes pensées me ramena tout à coup à la raison et ma mine dut s'en ressentir si bien que je dus une fois de plus avoir recours à la bouteille, remplissant son verre et le mien pour y trouver le réconfort adéquat.

- Mais dis-moi, vieille branche, qu'est-ce que je peux faire pour l'oublier, pour me la sortir de la tête ?

Sa réplique eu pour effet de réveiller en moi un air ancien, une chanson de film triste et romantique, qui célébrait l'inoubliable, et que je me mis à fredonner avec passion : « Non, je ne t'oublierai pas, ne crois pas... ». Je dansais, je me frappais la poitrine avec conviction, et reprenais indéfiniment le refrain de ma voix la plus mélodieuse : « Non, je ne t'oublierai pas », les yeux transformés en fontaines de larmes, plus ardent que Shiva dans sa danse cosmique.

Je ne sais combien de temps je me serais ainsi donné en spectacle, emporté par mon petit numéro de danse et de chant²⁴ si je ne l'avais soudain entendu ajouter : « Souvent je me dis qu'en fait, je l'ai tout simplement dans la peau ».

Cela me fit l'effet d'une douche glacée, tout mon enthousiasme disparut instantanément. Je m'arrêtai net, dans la posture où j'étais. Je le dévisageai froidement, dans la certitude d'avoir cette fois enfin touché le nœud du problème. Puis je me précipitai dans la cuisine et en ramenai un grand couteau. Entre-temps il s'était levé et effondré dans un coin. En me voyant un couteau à la main il poussa un hurlement si puissant que Sita l'entendit et, affolée, accourut sur le théâtre du drame.

- Qu'est-ce que tu fais là ?

- Je me prépare à trancher le nœud du problème. Le nœud !

Là-dessus Sita se mit à sangloter à fendre l'âme, et tous les enfants accoururent.

- Et maintenant, explique-toi, salaud !

Il me regardait, déconcerté, pantelant.

- Si tu préfères, tu n'as qu'à le dire, je raconte tout et tout le monde en profite, ta Sita décatie et tes enfants.

Il joignit les mains dans la posture du suppliant hindou et je me mis à rire à gorge déployée..

- Jure le, les mains sur les oreilles, *toba-toba*, qu'à l'avenir tu ne convoiteras plus son corps !

Il avait porté les mains à ses deux oreilles, dans la posture d'un Musulman qui s'apprête à réciter ses prières, ce qui décupla mon hilarité, pour la plus grande frayeur des assistants.

- Qu'est-ce qui se passe ici ? fit Sita.

- On tranche le nœud du problème, répondis-je.

²⁴ Typique du film populaire hindi, le bollywood (de Bombay et Holywood).

- Je le savais bien, qu'il allait forcément se passer quelque chose aujourd'hui. Si on dépasse les bornes, ça finit forcément par mal tourner.

Faisant alors tournoyer le couteau dans l'air, je lui intimai cet ordre : « Fais acte de contrition, *toba-toba*, et jure qu'à l'avenir tu ne dépasseras plus les bornes ».

Il baissa la tête et accepta mes conditions.

J'avais grande envie de lui débiter un chapelet complet d'injures variées, mais il ne sortit de mes lèvres qu'un mot : indien, indien, indien. Et c'est sur ce mot indéfiniment ressassé que je m'écroulai sur place, vaincu.

Sair ke sathi 1989-90
Compagnons d'errance

sham Soir

La patronne du bar ainsi que les serveuses étaient japonaises, mais tous les consommateurs semblaient être étrangers, tous de nationalités différentes. Ils étaient tous assis solitaires, isolés les uns des autres, occupés à boire comme si la potion qu'ils ingurgitaient allait accuser l'acuité de leur douleur. Tous avaient la tête baissée, les yeux éteints. J'étais assis dans un coin d'où je pouvais voir l'ensemble du décor en levant la tête. Et de temps à autres, je redressais la tête et observais l'ensemble du décor. J'avais moi aussi les yeux éteints et moi aussi je buvais mais la potion que j'ingurgitais n'avait aucun effet sur ma douleur. Je m'étais arrêté pour deux jours dans cette ville et c'était la première soirée que j'y passais. J'avais le sentiment confus mais récurrent d'avoir déjà passé une soirée là, dans ce bar, dans cette ambiance. Et c'était pour me conforter dans cette impression de déjà vu que je levais la tête de temps à autres et balayais le décor de mon regard éteint -- la patronne, les serveuses au travail, les étrangers disséminés chacun à sa table, les bouteilles qui décoraient le bar. Ma douleur restait tapie tout au fond de moi comme une pierre bleue et moi je buvais, dans l'attente de la voir se mettre à palpiter. Je n'avais rien à faire dans cette ville, je n'y connaissais personne, et c'est pour ça que je m'y étais arrêté pour deux jours. Je me demandais avec une vague surprise comment il se faisait que je me sois retrouvé dans ce bar où, à part la patronne et les filles qui servaient, tous les gens étaient étrangers et étaient tous assis solitaires, isolés les uns des autres, occupés à boire comme si la potion qu'ils ingurgitaient allait accuser l'acuité de leur douleur. Je me demandais pourquoi ma douleur à moi restait tapie au fond de moi comme une pierre bleue, pourquoi la potion n'avait sur elle aucun effet, quand elle se allait se mettre à palpiter. Je me serais livré à d'autres réflexions encore, si une femme à cet instant précis ne s'était levée et, quittant sa table, n'était venue s'installer à la mienne. Elle ne m'avait pas demandé mon avis avant de s'asseoir et, à peine assise, me regardant les yeux dans les yeux, elle me fit signe de lever mon verre. Je levai mon verre. Ensemble, nous bûmes gorgée après gorgée et reposâmes nos verres sur la table, ensemble. Ma douleur s'animait d'un début de palpitation. Mon regard, d'un semblant de lumière. La femme était d'une apparence ordinaire, mais ses yeux n'étaient pas ordinaires : c'était comme si son âme y affleurait. Il me sembla qu'en baisant ses yeux un anxieux dans mon genre pouvait calmer pour un moment son mal-être. Je ne sais si c'était l'effet de ce regard, mais je me mis alors à parler, tout naturellement, dans ma langue : « Je suis affligé d'une étrange maladie : tous les soirs quand j'ai un peu bu je me mets à prendre un plaisir voluptueux au goût saumâtre de mon inanité, un peu à la manière d'un animal qui lécherait ses blessures ; j'aime les minables, je me sens de la même famille ; ils dégagent un

parfum très particulier ; je n'aime pas l'onction grossière de ceux qui réussissent ; ils dégagent une odeur âcre ; j'ai la ferme conviction que tous les succès se payent et que les individus qui réussissent sont tous plus ou moins malhonnêtes ; tout individu qui réussit est la raison de l'inanité d'un grand nombre d'autres individus, et l'inanité de ce grand nombre est la raison même de son ascension et de sa prospérité ; cette conviction ne m'est d'aucun soulagement ; j'ai d'ailleurs un doute sur la vérité de cette conviction ; j'ai la conviction que je suis bon à rien, aux yeux d'autrui comme à mes propres yeux ; je n'apprécie pas particulièrement de me délecter tous les soirs au goût saumâtre de ma propre inanité, mais je ne parviens pas renoncer à cette habitude, je ne veux pas y résister ; j'ai peur, si je résiste à cette inclination, de ne plus pouvoir trouver le calme, le soir ; la journée, passe encore, elle s'écoule tant bien que mal, mais la soirée, je n'en viens à bout qu'en buvant un coup pour retrouver avec volupté le goût saumâtre de mon inanité ; je suis un minable qui ne se fait aucune illusion sur lui-même, qui ne donne dans aucune complaisance, ni pour lui ni pour qui que ce soit d'autre, et ne laisse de répit ni à lui ni à qui que ce soit d'autre, qu'aucun succès ne peut soulager ; ma douleur gît au fond de moi comme une pierre bleue ; et tous les soirs je bois, vin, alcool ou liqueur peu importe, dans l'attente du frisson qui la fera palpiter ; et quand elle commence à palpiter je me mets à parler ; je ne bois pas pendant que je parle, quand j'ai fini de parler je recommence à boire : mais passé un certain seuil, je ne peux plus boire, je ne peux plus lécher avec volupté le goût saumâtre de mon inanité, je ne peux plus parler ; en général au-delà de cette limite vient le sommeil ou l'inconscience ; je me dis qu'un jour ou l'autre, la mort aussi viendra, mais cette pensée ne m'est d'aucun soulagement... »

La main de la femme s'était avancée vers la mienne, avait saisi la mienne, pressait la mienne et sa pression me signifiait qu'à présent le moment était venu de me taire et me donnait l'assurance qu'elle avait compris mes propos. Je la remerciai d'une pression de la main en réponse à la sienne, tout en lui signifiant aussi que si elle n'y voyait pas d'objection, nos mains pouvaient passer encore un moment à se caresser l'une l'autre. Ma douleur à présent palpait comme il se doit. Cette femme avait mon âge. En toutes circonstances j'ai une conscience aiguë de l'âge. Le soir cette conscience s'accuse encore davantage. Cette sensation me donne une euphorie fiévreuse, la fraîcheur du soir s'en trouve atténuée. Je me faisais la réflexion que cette soirée-ci était nettement au-dessus du niveau des soirées ordinaires. Si cette femme n'était pas venue s'asseoir près de moi, j'aurais peut-être dit ce que j'avais dit, mais je l'aurais dit sans que les mots franchissent la limite de mes lèvres, cette femme avait déclois ma voix, quelle que soit sa langue, quel que soit son pays d'origine. C'est à ce moment-là que j'eus la quasi conviction que tous les consommateurs, assis solitaires chacun à sa table, venaient tous de pays différents, parlaient tous des langues différentes. Cette conviction ne reposait sur aucun fondement. Je redressai la tête pour promener mon regard sur l'ensemble du décor. Certains avaient quitté leur table et étaient venus s'asseoir à la table d'un autre, jusque là resté solitaire. Ils m'avaient l'air d'un niveau social supérieur au mien. Je me

serais livré à d'autres réflexions encore si cette femme n'avait lâché ma main pour se mettre à parler dans sa langue. Je ne connais même pas le nom de cette langue, mais voici ce qu'elle disait : « Je suis affligée d'une étrange maladie : tous les soirs quand j'ai un peu bu je me mets à prendre un plaisir voluptueux au goût saumâtre de mon inanité, un peu à la manière d'un animal... »

Un rire immonde eût pu me venir aux lèvres, mais il n'en fut rien, l'âpreté d'un pleur eût pu me monter aux yeux, mais il n'en fut rien. Quand le récit de la femme me parut à peu près toucher à sa fin, j'avançai la main pour prendre la sienne. Et la pression de ma main lui signifiait qu'à présent le moment était venu qu'elle se taise, tout en lui donnant l'assurance que j'avais compris ses propos.

Après cela si nous l'avions voulu nous aurions pu passer le reste de la soirée ensemble dans mon hôtel ou dans son hôtel, nous aurions pu passer le reste de la nuit dans le même lit, mais nous n'en fîmes rien. Nos mains exercèrent l'une sur l'autre une dernière pression, nous nous levâmes et nous sortîmes. Je baisai ses yeux, elle baisa mes yeux. Ensuite, elle partit vers son hôtel, moi vers le mien.

avaz cor
le voleur de voix

J'étais en train d'ouvrir ma porte quand je le vis, posté devant chez moi, en train d'observer ma maison. Je ne fis pas attention à lui. Il y a des hommes qui, jusqu'à un certain âge, reluquent les femmes des autres, passé un certain âge, leurs maisons. Celui-là, me dis-je, devait appartenir à la deuxième catégorie, ou alors, il devait attendre quelqu'un, ou bien il devait avoir fait une pause dans sa promenade pour reprendre souffle et il regardait ma maison pour se donner de la jalousie. Il y a des hommes qui jusqu'à un certain âge, sont jaloux des femmes des autres, passé un certain âge, de leurs maisons. Si je n'avais pas eu mon chien avec moi, j'aurais abandonné l'individu à son sort et je serais parti pour ma promenade. Sur l'un quelconque de mes chemins sans issue. De mon pas de somnambule. Sans lui adresser la moindre forme de salutation. Sans avoir à recopier sur ma rétine le spectacle de sa personne. Ceux qui habitent dans les grandes villes ne regardent pas les inconnus, pas plus qu'ils ne leur parlent, pas plus qu'ils ne répondent à leur souffrance muette, pas plus qu'ils ne leur demandent ce qu'ils font dans les parages. Les habitants des grandes villes évitent les inconnus et passent leur chemin. Et si je n'avais pas eu mon chien avec moi, c'est ce que j'aurais fait moi aussi. En fait, il m'avait suffi de voir l'inconnu pour en avoir la chair de poule. Mon chien avait dû flairer ma peur. En principe, il aurait dû aboyer contre cet homme, mais les chiens passent leur temps à violer les principes. Mon chien s'était approché de lui et me regardait comme pour nous justifier et demander pardon. Comme tout chien qui se respecte, il a parfois des comportements bizarres, que je trouve comme tout

maître qui se respecte parfois touchants, parfois exaspérants. Mais son entêtement ce jour-là ne réussit qu'à m'exaspérer. Je tirai violemment sur la laisse pour le secouer, serrant les dents, l'appelai intérieurement par son nom avec une fermeté toute spéciale, et dus me rendre à l'évidence que rien de tout cela n'avait le moindre effet sur la vile créature. Il levait son museau allongé vers l'individu, faisant le tour de sa personne pour en flairer méthodiquement les émanations, comme s'il retrouvait dans l'odeur qu'il dégageait quelque antique parfum, monté du fond des âges, qui l'eût fasciné au point de l'empêcher de faire un pas de plus avant d'avoir dûment flairé cet inconnu. L'inconnu aussi à présent s'intéressait à lui, penché sur lui les yeux dans les yeux comme s'il préparait une passe de magie contre moi, contre moi et par l'intermédiaire de mon chien. L'espèce de panique indicible qui m'avait fait venir la chair de poule quelques instants plus tôt s'était estompée. Tout en fuyant son regard, je l'avais balayé des yeux. C'était un vieillard de mon âge, sans charme comme moi, mais il avait une longue barbe, des vêtements crasseux, des sandales fatiguées et encore plus crasseuses, les dents jaunes, les yeux hagards. Je tirai à nouveau sur la laisse de mon chien sans aménité, si bien que l'inconnu prit la parole : « Pas si fort, Baba, vous allez lui casser le cou à la pauvre bête ! ». De nouveau mon sang se glaça, ma poigne se desserra sur la chaîne de mon chien et la sueur me perla au front : la voix qui était sortie de la bouche de cet inconnu, c'était la mienne. Une peur panique me prit, un éblouissement, qu'il ne m'ait volé ma voix, par un tour de magie. Le doute avait dû déjà traverser la cervelle de mon chien aussi. Peut-être était-ce ma voix qu'il flairait dans l'individu. Il me regardait maintenant d'un air de me demander ce qui se passait. Je tirai discrètement sur la laisse, pour lui transmettre un choc secret, mais il ne bougea pas. Je me refusai à ouvrir la bouche, épouvanté à l'idée que, premièrement, aucun son n'en sortirait, deuxièmement, que l'autre ne serait nullement impressionné par ma voix, mais qu'au contraire il se mettrait à rire et que ce rire aussi serait mon rire. Paralysé par cette double appréhension, j'étais desséché d'angoisse, quand il prit à nouveau la parole : « Allez, viens, aujourd'hui moi aussi je vais faire une promenade avec toi ». Cette fois encore, c'était ma voix.

Je ne sais pas ce que j'aurais dû faire. Je ne sais pas ce qu'aurait fait quelqu'un d'autre à ma place. En silence, je pris la route avec lui, et mon chien se mit en route avec nous deux, tout frétilant d'entrain. Cet homme savait probablement sur quel chemin sans issue j'allais m'engager aujourd'hui. L'eût-il ignoré que cela n'eût posé aucun problème, vu que mon chien gambadait à l'avant, me traînant derrière lui en quelque sorte, comme un fringant petit poney noir. Quelques pas de plus, et l'inconnu m'avait pris la laisse des mains, comme s'il me signifiait par là qu'il prenait désormais la direction des opérations à ma place. J'avais à présent les mains vides, et la tête pleine de terreur. Mon chien le traînait derrière lui comme si c'était son maître et qu'il voulût l'éloigner de moi pour l'emmener dans quelque lieu où il aurait déjà été avec lui. J'étais certes avec eux, mais je restais d'une certaine façon en rade, de plus en plus à chaque seconde. Et tout à coup, il me sembla que le pied me

manquait, que le sol s'ouvrait sous mes pas, ou que tous deux s'embarquaient dans un train en marche, un train invisible, m'abandonnant à mon sort solitaire sur le quai désert. L'inconnu avait les cheveux qui flottaient au vent. Vu de dos, il avait tout à fait l'air d'être moi, abstraction faite de sa chevelure. « Arrête-toi, stop ! », aurais-je voulu crier, non à lui mais à mon chien. Mais la crainte m'en empêcha. Premièrement, ne sortît, deuxièmement, que l'autre en entendant le son de ma voix ne se mît à rire, et que ce rire eût le son de ma voix. Je restai donc silencieux et continuai à perdre du terrain, l'inconnu et mon chien, eux, continuant à prendre de l'avance. Ils ne se retournèrent même pas sur moi, ni lui ni mon chien. J'étais confondu par la trahison de mon chien, malheureux au dernier point. Quand ils eurent disparu au loin, j'obliquai vers ma maison -- non sans penser que, par chance, l'inconnu ne m'avait pris que mon chien, et pas ma femme ni ma maison. Qu'il m'eût volé ma voix, cette éventualité ne s'était pas alors imposée à moi.

Ombres du soir (sâye)
en six épisodes

1

Depuis quelques jours, je le vois dans le parc. Matin et soir. Assis sur un vieux banc en piètre état, lui-même en piètre état. Tous les jours je découvre une nouvelle ressemblance entre lui et moi. Tous les jours il m'effraie un peu plus que la veille. Je ne sais pas si chaque jour lui montre à lui aussi une nouvelle ressemblance entre lui et moi ou non, si je l'effraie un peu plus chaque jour ou non. Je ne sais pas s'il m'a seulement jamais vu ou non. Tous les matins quand je pénètre dans le parc, il est assis sur ce vieux banc de ciment décati, comme si quelqu'un l'y avait installé, comme s'il faisait partie du banc et qu'il fût lui aussi en ciment, statue de ciment, chimère en ciment. Pigeons et corbeaux volètent et sautillent autour de lui. C'est une heure où il n'y a d'habitude personne dans le parc, du moins n'y vois-je personne d'autre. Dieu sait ce qu'il peut bien penser, assis là, indifférent à moi comme aux pigeons et aux corbeaux, quels souvenirs il peut bien ruminer, pourquoi il est toujours assis dans cette posture qui me fait penser à quelque metteur en scène qui l'aurait assis là et se serait éclipsé. Ce n'est peut-être pas un mendiant, mais comme tout vieillard égaré, il a un peu l'air d'un mendiant. Il n'est peut-être pas sans domicile, mais comme tout vieillard assis dans un parc désert et désolé il a un peu l'air d'un SDF. Ses vêtements ont l'air en bon état. Il n'a rien non plus d'extraordinaire dans son apparence. Il n'est peut-être pas fou, mais comme tout vieillard assis sombre et solitaire dans un parc il a un peu l'air d'un fou. S'il avait eu de la barbe et les cheveux longs, j'aurais pensé qu'il s'agissait d'un illuminé. Il en a tout l'air, d'un illuminé, d'ailleurs, mais pas à cause de son physique et de sa tenue, à cause de son silence et de sa prostration, ou bien à cause des pigeons qui volètent et sautillent autour de lui sans raison

apparente. Peut-être leur apporte-t-il des graines et autres gâteries. Encore que je ne l'aie jamais vu leur jeter des graines. Chaque fois que je pénètre dans le parc, je les trouve systématiquement en train de voler autour de lui, et lui, immobile et indifférent comme un fantôme. Peut-être qu'ils lui chient dessus. Il ne doit pas se presser d'essayer les fientes. Cette nouvelle ressemblance entre lui et moi me trouble au plus haut point. La peur me prend que la comparaison n'ait raison de ma raison, ne me contraigne à enquêter sur lui, à l'observer subrepticement, à le filer. J'ai peur qu'il ne m'apparaisse en rêve, qu'il ne vienne faire sa promenade dans mes songes, qu'il les transforme en cauchemars, et moi en statue de pierre. Peur qu'il ne vienne un jour à disparaître -- exactement de la même façon qu'il est un jour apparu -- et que je passe alors des jours et des jours à me reprocher de l'avoir mis en fuite à force de penser sans raison à lui, de chercher indéfiniment les ressemblances entre lui et moi, faisant ainsi peser sur lui une pression morale insupportable. Peur de regretter alors de ne pas m'être lié d'amitié avec lui, de n'avoir pas écouté son histoire, de ne lui avoir pas raconté la mienne, de ne pas avoir discuté avec lui de ces ressemblances qui me tracassent tellement. De ne plus voir rien d'autre qu'une ombre du soir quand je penserai à lui, de devoir me dire, et si je ne l'avais jamais vu, si j'avais seulement rêvé que je l'avais vu dans un cauchemar. Ce doute me taraude à tel point que parfois l'idée me prend d'aller m'asseoir près de lui et de lui raconter tout ce qui me passe par la tête. Mais je suis prisonnier de mes inhibitions. Jamais je n'aurai le courage de lui tendre la main sans hésiter, de lui demander franchement : « Qui es-tu ? A quoi tu penses, assis tout seul ? Comment tu passes le restant de ta journée ? Tu as jeté un charme à ces pigeons et à ces corbeaux ? Où tu dors ? Pourquoi je découvre tous les jours une nouvelle ressemblance entre nous deux ? ». J'envie et j'exècre à la fois les gens qui peuvent ainsi s'adresser sans façon à un inconnu qui leur ressemble. Non, je ne ferai rien de tout cela. Tant qu'il n'aura pas disparu, je penserai à lui sans répit. Je ne pourrai rien faire d'autre.

2

Je suis nouveau dans le secteur -- je viens de m'y installer, après bon nombre d'autres tentatives dans d'autres secteurs -- et je me retrouve aux prises avec bon nombre de problèmes, des vieux et des nouveaux. Quand je ne parviens pas à y faire face et que je n'en peux plus, je sors, pour me rafraîchir les idées. Quelle que soit l'heure -- je n'en ai cure. En pleine nuit, en plein midi, sous un soleil de plomb, je sors. Il n'y a plus personne pour m'en empêcher. Je n'ai pas peur qu'on me pique ma montre ou mon sac, ni qu'on me passe à tabac, ni qu'on me tue ni qu'on m'enlève et qu'on réclame une rançon à mes fils. Je n'ai même pas peur de la chute fatale, si je trébuche dans l'obscurité ou attrape une insolation, ni peur de me faire dévorer par les chiens, ni peur qu'on me mette à l'amende pour vagabondage, ni qu'on appelle la police, me prenant pour un voleur de grands chemins, un pickpocket ou un aliéné. Non, je n'ai pas ce genre de peur. La peur que j'ai, c'est que quelque bonne âme me prenne en

pitié et se mette en devoir de m'aider. Peur dénuée de tout fondement. Car jusqu'à présent, personne ne m'a jamais pris en pitié, personne ne s'est jamais mis en devoir de m'assister. Pourtant, pas de doute, j'ai désormais l'air d'un vieux bonhomme foutu, et c'est bien ce que je suis. Je ne peux pas tourner la tête, je suis tellement voûté que je ne peux pas me redresser, je ne peux pas parler à haute et intelligible voix, et quand je me déplace, on dirait une grosse fourmi qui fait semblant d'être un vieil homme. Les craintes sus-mentionnées sont donc on ne peut plus naturelles. Spécialement la peur de la pitié des autres. Mais j'ai constaté que personne n'a pitié des vieillards inutiles. En fait, on n'a pour eux que de la haine et du dégoût déguisés en pitié. Et pourtant, je ne parviens pas à me débarrasser de cette peur, et c'est pour cette raison que, pendant mes promenades, qu'il fasse nuit noire ou grand soleil, dans la clarté blafarde de l'aube aigrette ou dans la lumière épuisée du soir tombant, je ne ménage jamais mes efforts pour tourner tant bien que mal la tête, me tenir plus ou moins à la verticale, garder le pas alerte et la voix claire (encore qu'il ne soit guère besoin d'avoir de la voix quand on se promène), ne jamais avoir les yeux baissés. Ces efforts me donnent vraisemblablement l'air plus pitoyable encore, plus ridicule encore. Mais je n'ai cure à présent de ce qu'on peut penser de moi. Je trouve dans cet opiniâtre effort un grand réconfort, mon ego se redresse, je me conforte dans l'illusion de mon autonomie. Les gens doivent me regarder, c'est sûr. Ceux qui sont encore plus décatis que moi doivent trouver en moi une source d'inspiration ; ceux qui le sont un peu moins, une occasion de louer leur bonne fortune ; ceux qui sont vraiment en bonne santé, au top de la forme, doivent y trouver matière à réflexion, s'avisant qu'un jour eux aussi seront aussi pitoyables et ridicules que moi, de quoi briser leur vain orgueil. Tout cela pour dire que je puise un certain réconfort aussi à me savoir, même en cet état minable, investi d'un rôle social à jouer, d'un devoir humanitaire à accomplir ; mais la vérité vraie, c'est que je ne tire plus aucun réconfort d'aucune pensée, que je suis en permanence cerné par mes petits problèmes physiques et mes petites misères profanes, ou assiégé par les grandes questions dont on ne trouvera jamais la solution : pourquoi suis-je né, pourquoi est-ce que je vis, où irai-je quand je serai mort, pourquoi est-ce que je ne meurs pas ? Depuis que je suis arrivé dans cette localité, ces questions ont pris un tour de plus en plus obsessionnel. Peut-être est-ce ma dernière étape, ici. Oui, au plus noir de la nuit ou en pleine après-midi par un soleil de plomb, tandis que je me traîne imperturbablement comme une bonne fourmi bipède qui se respecte, une ombre m'emboîte le pas -- dissertant sur ces vastes questions. C'est cette ombre désormais qui est mon véritable compagnon d'errance.

3

Aujourd'hui, j'ai trouvé le vieillard décati assis sur mon vieux banc vert pisseux, lui que je vois souvent -- de loin -- fouler sans entrain l'herbe jaunie du parc quand je fais ma promenade vespérale. Je n'ai jamais eu jusqu'à aujourd'hui le courage de l'approcher. Quand il foule ainsi l'herbe jaunie du

parc, il a la tête baissée qui dodeline de telle façon qu'on dirait qu'il a le cou cassé, qu'on le lui a cassé en fait, qu'on lui a tordu le cou. Lui-même il a la démarche de quelqu'un qui cherche du pied un objet tombé dans l'herbe, quelque chose dont il n'aurait pas eu particulièrement besoin, qu'il n'eût pas eu sérieusement espoir de retrouver, mais qu'il eût néanmoins désiré, ardemment, follement désiré, retrouver. Je le regarde du coin de l'œil, à bonne distance. Il ne m'a sans doute jamais vu. Il est toujours seul et comme perdu dans ses propres pensées. Tout à fait comme moi. Sauf que moi, je regarde quand même autour de moi, il m'arrive de taper du pied pour chasser de mon chemin pigeons ou corbeaux, il m'arrive de faire des politesses à un chien ou à un gamin, de houspiller un cochon. Lui au contraire il ne lève même pas la tête. J'ai plusieurs fois fantasmé que pour être sûr de croiser son regard il faudrait être couché par terre juste sous ses yeux. Ce fantasme me fait toujours rire, rire jaune bien entendu. Quand il va ainsi tête basse, foulant aux pieds l'herbe jaunie, il n'y a dans le parc en dehors de nous deux que quelques nourrices blêmes ou moricaudes qui forment au sommet d'un petit tertre comme un bouquet de couleurs vives. Autour d'elles quelques mioches déjà grandets ainsi que quelques chiens s'ébattent sous leur surveillance nonchalante. De loin ces femmes me paraissent jeunes et tyranniques. Mon désir de les voir de plus près a toujours cédé à l'angoisse que l'une d'elle ne se mette à se moquer de moi, que toutes les autres ne se mettent à rire, qu'à leur tour les enfants ne se joignent à l'hilarité générale et qu'ensuite les chiens ne commencent à aboyer, les corbeaux à croasser, que ce ne soit pour finir un charivari général dans tout le parc, mais que le vieil homme au cou cassé n'en continue pas moins, impassible, à fouler l'herbe jaunie de son pas sans entrain. Je ne fais pas partie de ces vieillards superbes dont le visage est pétri d'une telle assurance qu'aucune jeune et sémillante nourrice ne se moquerait d'eux. J'ignore à quelle catégorie de vieillards appartient l'autre. Peut-être à la catégorie de ceux qui se perdent indéfiniment dans quelque quête improbable, comme si l'objet de leur quête ne répondait pour eux à aucune nécessité particulière, qu'ils n'aient pas sérieusement espoir de le retrouver mais qu'ils aient néanmoins désiré, ardemment, follement désiré, le retrouver. Quoiqu'il en soit aujourd'hui, le vieillard au cou cassé était assis sur mon vieux banc verdâtre au lieu d'arpenter le gazon jauni. Il avait le cou de travers. Les nourrices, les enfants et les chiens étaient rentrés chez eux. Peut-être ce soir étais-je arrivé trop tard. Ou peut-être que ces gens étaient rentrés chez eux plus tôt qu'à leur habitude. Le parc était vide. Et donc, je pris directement le chemin de mon banc, mon vieux banc vert pisseux qui a toujours l'air de m'attendre. Je ne vais pas m'y asseoir tous les soirs. Je ne vais pas non plus dans ce parc tous les soirs. Il y a trois jardins publics dans la coin. Je change tout le temps mes itinéraires de promenade, ne voulant pas les laisser s'enliser dans l'ornière de la routine. Si en dépit de mes efforts mes promenades retombent tôt ou tard dans l'ornière de la routine c'est un autre problème. Bref, aujourd'hui je trouvai le parc vide, gagnai mon banc et découvris le vieil homme au cou cassé assis dessus. Si je l'avais vu de loin, je me serais trouvé un prétexte pour retourner sur mes pas et repartir dans une autre

direction, car je n'avais aucun besoin d'aller m'asseoir sur ce banc en particulier. Mais quand je l'aperçus je n'étais plus qu'à deux ou trois pas du banc. Il avait dû entendre le glissement feutré de mes pas. M'en retourner à présent ou changer de direction m'eût paru discourtois, car il pouvait le prendre mal, voire en être blessé. Rien n'excluait non plus qu'il me demandât : « Dites-moi, Cher Monsieur, vous me fuyez, ou quoi ? On peut savoir pourquoi ? Je n'ai pas la lèpre, vous savez ! ». Non, ce serait invraisemblable. Il n'y a sans doute que moi pour penser à des choses pareilles, ne parlons pas de les exprimer. Bref, quelles qu'en soient les raisons, je marquai un temps d'hésitation, puis avançai vers mon banc. Il ne leva pas la tête. Mais quand je fis mine de m'asseoir près de lui, il se poussa légèrement de côté pour me faire de la place. Je le remerciai timidement. Il me répondit par le silence. Je m'étais préparé à un silence pesant et prolongé, je m'attendais aussi à le voir se lever et quitter les lieux, mais je ne m'attendais absolument pas à ce qui se passa. Ce qui se passa, c'est la chose suivante : à peine avais-je pris place à ses côtés qu'il commença à parler, d'une voix sourde et monocorde, comme un enfant sénile qui réciterait sa leçon au vent, en hésitant à tout bout de phrase : « J'ai toujours échoué dans tout ce que j'ai entrepris. Je suis un raté à tous égards. A mes yeux comme à ceux d'autrui. Je n'ai jamais rien pu réussir. Je suis un minable absolu, et pour le monde d'ici-bas et pour l'autre monde. Je ne suis ni d'ici ni de là-bas. Je suis de nulle part. Je n'ai ni religion pour me soutenir ni foi pour me réchauffer le cœur. Ni aucune lumière d'aucune sorte pour m'éclairer. Je suis un nul, un zéro. Et pourtant je suis vivant. Pourquoi est-ce que je suis vivant ? J'ai toujours échoué dans tout ce que j'ai entrepris. La conscience de cet échec me consume petit à petit. Et pourtant je suis vivant. Pourquoi est-ce que je suis vivant ? Je suis un zéro. Sous tous les angles. A mes propres yeux comme aux yeux des autres ».

Je restai un certain temps, médusé, à l'écouter psalmodier de sa voix blanche sa litanie impassible, sans complaisance. Ensuite quelque chose d'inexplicable, d'invraisemblable, se produisit en moi, et je commençai à parler, de ce même ton sourd et monocorde : « J'ai toujours échoué dans tout ce que j'ai entrepris. Je suis un raté à tous égards... »

Si un tiers nous avait observés et écoutés, il aurait sûrement pensé avoir affaire à deux jumeaux séniles en train de psalmodier quelque mantra incantatoire.

4

Aujourd'hui je finissais mon premier tour de parc lorsqu'une vieille dame très belle se leva du banc où elle était assise, sous un arbre *nim*, s'envola comme un joli rossignol et m'emboîta le pas. Sur le coup je me troublai, mon pas hésita, puis retrouva son rythme. Après tout, c'est un jardin public, me dis-je, quoi d'étonnant à ce qu'une belle vieille dame se joigne à un vieux monsieur respectable, qu'y a-t-il là de blâmable, pourquoi me troubler ? Et si je n'ai jamais pu me montrer naturel, ne mélangeons pas les problèmes. J'observai ma

compagne du coin de l'œil. Elle me regardait et souriait. Son sourire était clair comme l'eau de roche, léger comme la brise de la montagne. Je ne pus lui répondre par un sourire, mais mes lèvres s'entrouvrirent indubitablement sur un vague frémissement. Sa présence insufflait à mon pas une alacrité nouvelle. Si un tiers nous avait observés, il n'aurait jamais pu se douter que nous étions de parfaits inconnus l'un pour l'autre, que c'était la première fois que je la voyais dans ce parc, que je me grisais de sa beauté comme du parfum d'une fleur surnaturelle. Nous fîmes un tour de parc en silence. Au second tour, je lui demandai sans la regarder : « Quel est le secret de votre beauté ? ». Elle me répondit sans l'ombre d'une hésitation : « C'est que je n'ai jamais compté sur personne, pas même sur moi, et c'est sans doute grâce à cela que je n'ai jamais connu le désespoir, ni la colère, ni la maladie ; ce que vous prenez pour de la beauté n'est en fait que l'éclat de l'absence de tout désir et de tout espoir, et n'a rien à voir avec un quelconque rayonnement physique ».

J'aurais peut-être dû toucher les pieds de cette femme en signe de révérence et baiser ses mains, mais je me mis à trembler. « Pourquoi tremblez-vous ? », me demanda-t-elle. « C'est de vous voir et de vous entendre. Je n'ai jamais rencontré quelqu'un comme vous ». A quoi nous nous mîmes à rire tous les deux. Son rire était somptueux. Le mien était creux. Notre promenade s'acheva avec le troisième tour. Elle m'expliqua que c'était la première et la dernière fois qu'elle venait dans ce parc, qu'elle se promenait d'ordinaire sous d'autres horizons. Je ne posai aucune question sur ces autres horizons.

5

Il y a quelques nuits, j'ai rêvé à un vieil homme lumineux. Sa barbe était cramoisie, plus semblable à une flamme vive qu'à une barbe. Son regard semblait dissoudre la frontière entre le dedans et le dehors. Dans mon rêve, je me promenais, quand tout à coup j'aperçus un vieillard perché sur une butte. Je crus d'abord que c'était quelque berger. Il était très loin de moi et pourtant semblait tout proche. Au-delà de cette butte, on apercevait la mer et la danse des vagues, si bien qu'on eût dit que cette butte, surmontée de ce vieil homme, avaient surgi de l'océan, juste en face de moi, tel Neptune émergeant des flots, me dis-je alors. Il tenait dans sa main droite une matraque noueuse, une fleur dans sa main gauche, attributs qui lui donnaient l'air d'un messager divin, quelque ange annonciateur. J'allai à sa rencontre et me retrouvai devant lui -- insignifiant vieillard aux pieds d'un noble vieillard. La tête inclinée, je m'offrais à sa matraque aussi bien qu'à sa fleur. J'avais les yeux clos. Peu après, on entendit rouler un grondement confus, qui eût pu provenir de la mer aussi bien que du vieillard. Je n'ouvris pas les yeux. Cela aurait aussi pu être le bruit de sa matraque, me dis-je. Puis je n'entendis plus que le silence. C'était sans doute le son de sa fleur, me dis-je. Un peu plus tard, je rouvris les yeux : j'étais prêt pour ma petite promenade matinale, dans l'apesanteur, le corps léger, l'esprit vide.

6

Ces temps-ci, je me choisis des itinéraires pour mes promenades où je ne croise personne, un chemin où je n'entends rien d'autre que le bruit de mes pas et le souffle de ma respiration. Dès que je m'engage sur ce chemin, mon esprit fait le vide. Certains soirs quand je me promène ainsi sur ce chemin, l'esprit vide, une vieille dame très belle se joint à moi telle une ombre. Je ne l'ai jamais vu apparaître. Je ne l'ai jamais regardée droit dans les yeux mais je suis sûr qu'elle est très belle. Nous ne nous sommes jamais parlé, jamais touchés. Je crois que, quand elle est avec moi, son esprit à elle aussi est vide. Je ne pense jamais à elle quand je me promène. Je crois que cette vieille dame très belle est un avatar de la vieille dame très belle qui un jour m'avait accompagné dans ma promenade dans ce même parc et qui, à ma demande, m'avait expliqué le secret de sa beauté. Quand vient le moment de rentrer chez nous et de quitter le chemin, elle me quitte et disparaît. Je me demande parfois si la vieille dame du parc n'était pas imaginaire, si cette vieille dame du chemin n'est pas imaginaire elle aussi. Je ne crois qu'à moitié à ce doute. Je crois que ces jours-ci je suis absorbé par la composition d'une compagne très belle qui prendra forme un jour ou l'autre.

Le tombeau (maqbara)

Aujourd'hui, finalement, je retrouvai le courage de m'aventurer de ce côté-là. Depuis des jours et des jours, j'appelais de mes vœux le courage d'y porter mes pas. Tous les matins je remettais au matin suivant le désir d'y aller. Arguant tantôt d'un petit malaise, tantôt d'un autre petit malaise. Et aujourd'hui, finalement, je réalisai mon désir. Si j'eus en fait le sentiment qu'il n'était toujours pas réalisé même après l'avoir réalisé, c'est un autre problème. A mon âge quand je parviens à réaliser un désir, si trivial soit-il, j'ai le sentiment d'avoir remporté une grande victoire sur une vaste arène. Du moins ai-je ce sentiment pendant quelques instants. Puis la réalité s'impose, et la vaste arène prend des proportions de mouchoir de poche.

Donc, ce matin, je m'étais levé un peu plus tôt qu'à mon ordinaire. Peut-être sous l'aiguillon sombre ou radieux de quelque songe ou de quelque douleur. Mais je n'avais aucun souvenir d'un quelconque songe, et quant à la douleur, je n'avais plus que l'envie de la refouler dans les limbes du sommeil. Ces temps derniers, dès que je me réveille, tous les rêves, bons ou mauvais, s'effilochent comme les mèches d'une petite vieille, et toutes les douleurs, les grandes comme les petites, s'amoncellent comme les nuages dans un ciel qui se couvre.

Bref. Une fois sorti de chez moi, je m'étais arrêté quelques instants, aujourd'hui encore, près du portail en ruine de ce parc, pour choisir mon itinéraire. Une fois commencée ma promenade, je m'étais dit pendant quelques instants, aujourd'hui encore, que j'avais fait le mauvais choix. Puis, évacuant cette pensée d'un sourire, et réprimant de mon mieux mon indécision, je

m'étais dirigé, tant bien que mal, vers le vieux tombeau abandonné et poudreux où j'avais vu un beau matin, quelques semaines auparavant, un saint homme en extase. Ce jour-là, je n'avais pas eu le cœur d'aller vraiment le regarder en face : son rire m'avait glacé de terreur à tel point qu'au lieu de m'approcher et de l'interroger, j'avais pris mes jambes à mon cou et décampé -- épouvanté par son rire, désespéré par son apparence, fouillant du regard son improbable silhouette sans parvenir à le cerner, me promettant de revenir le voir un autre jour et de l'affronter. Voir un vieillard de mon âge, plus frénétique encore et agité que moi, poser à l'illuminé extatique devant ce tombeau anonyme et poudreux au petit jour, cela m'avait certes désarçonné, mais pas au point de m'ôter l'envie d'aller m'asseoir près de lui et de lui parler. Les inconnus notoirement bizarres ont toujours excité ma curiosité. Sa bizarrerie à lui ne résidait pas tant dans son allure que dans sa présence dans ce tombeau anonyme et poudreux -- une présence extatique. D'apparence, il n'évoquait rien de plus qu'un vieux mendiant, ou un aliéné, ou un maniaque de la prière, trois catégories sociales dont nous ne manquons pas en Inde. Mais au premier regard, j'avais eu le sentiment net qu'il était là depuis des années, abîmé dans son extase, en transe, qu'il s'agissait d'une résolution, opiniâtre, authentique. Les cinglés de cette espèce ne manquent pas non plus chez nous. Les grottes et les cimes de nos montagnes en grouillent, d'ermites de cette espèce. Sans présumer du fait qu'il ne m'a jamais été donné jusqu'à présent de frayer avec quelque ascète ou renonçant que ce soit. Peut-être que, sentant venir mes derniers jours, cette carence s'était-elle mise à me tourmenter, comme diverses autres carences du reste. Et ce matin-là, la vision du vieillard en extase m'était apparue comme l'occasion ultime de pallier ce manque.

En dépit de mon trouble, je m'étais avancé jusqu'au pied d'un *mibrab* qui ornait le tombeau. J'attendais que le vieillard ouvrît les yeux, tout en me disant que si ça accrochait avec lui, je reviendrais tous les jours à l'avenir : il a le même âge que moi, il n'a pas l'air superficiel, il doit être avare de ses paroles, il n'est donc pas impossible que j'y trouve moi aussi la ferveur mystique requise pour me fondre au grand tout, il est même fort possible que ce test me permette de trouver en lui un compagnon dont je ne sois pas jaloux et qui ne soit pas jaloux de moi. J'en étais là de mes conjectures quand son silence se transforma soudain en un rire cascasant et mes réflexions en terreur. Sans doute avait-il lu dans mon esprit. A nouveau, je fus incapable de m'attarder une seconde de plus sur les lieux. Bien qu'il ne fût malheureusement plus question pour moi de m'enfuir, je me sauvai tout de même, à ma manière, dans mon style. Son rire creux résonnait à mes trousses, me poursuivant de ses battements d'ailes comme une chauve-souris. J'aurais bien décrété qu'il s'agissait d'un rire de fou pour éluder le problème, mais il n'y avait pas le moindre atome de folie dans l'écho de son rire. Son inanité même avait ceci d'effrayant que j'y entendais l'inanité du monde entier. C'était le rire de quelqu'un qui eût entendu battre le cœur des ténèbres et saisi le secret du monde en son essence, de quelqu'un qui ne se fit plus aucune illusion, qui en eût définitivement fini avec le monde profane et se servît de ce rire comme d'une arme cosmique digne de nos

épopées hindoues. J'avais l'impression qu'un démon particulièrement retors m'avait sucé le sang, aspirant mes miasmes impurs, et m'avait intégralement vidé.

Plusieurs jours durant, l'inanité sonore de ce rire continua à résonner dans mon souvenir comme pour me rappeler sur les lieux. J'éludai cet appel avec opiniâtreté. Tantôt arguant d'un petit malaise, tantôt d'un autre petit malaise. Et finalement, aujourd'hui, j'étais parti, comme irrésistiblement attiré vers le vieux tombeau poudreux. Pas un seul instant durant tout le trajet ne me vint l'idée qu'il pourrait ne pas être là. Au contraire, j'étais sûr de le trouver là -- en transe, indifférent à tout, abîmé dans son extase mystique de pacotille. Je devais être quelque part plus ou moins inconsciemment résolu à passer un moment avec lui et, que je lui pose ou non une question, à me fondre dans son silence une fois assis près de lui, à ne pas tourner les talons lorsque son silence se transformerait en rire, mais à faire face à sa dureté, à porter à sa connaissance ma souffrance muette. Qu'il me prenne comme disciple !

Et donc, j'allai me poster au pied du *mibrab*. Il était assis là, exactement dans la même posture. Emergeant comme une statue de la pénombre translucide du petit jour. Je ne saurais dire s'il avait remarqué ma présence ou non. Je ne saurais dire non plus pourquoi, au lieu d'aller m'asseoir près de lui conformément à ma résolution initiale, je demeurai immobile au pied du *mibrab*. Je ne puis dire combien de temps je restai là, à m'imprégner de son silence méditatif. Mais lorsqu'il leva la tête et se tourna vers moi en ouvrant les yeux, je découvris qu'il était aveugle. La fois précédente, je n'avais sans doute pas vu ses yeux. Et à présent j'attendais son rire. Et lorsque son rire se mit à froufrouter comme des ailes palpitantes, je tournai à nouveau les talons. Battre en retraite, ce n'était théoriquement plus possible, mais je m'enfuyais à ma façon, dans mon coin.

Et maintenant, je ne sais combien de temps encore ce rire factice continuera à hanter ma mémoire de son écho, à me rappeler impérativement sur les lieux. Ni combien de temps je continuerai à faire la sourde oreille et à atermoyer. Mais je pense qu'un beau matin, encore une fois, je me lèverai un peu plus tôt qu'à mon ordinaire et me rendrai sur place, irrésistiblement attiré par le tombeau. Je crois qu'une fois, la dernière fois, au lieu de battre en retraite, je me joindrai moi aussi au rire de ce vieillard transfiguré et que mon rire à moi aussi évoquera celui de l'homme qui a entendu battre le cœur des ténèbres et qui a accédé au secret du monde dans son essence.

antim sair
le dernier voyage

A en juger par le nombre et l'allure des marcheurs, tous les vieillards fanatiques de la marche dans la ville semblaient s'être donné rendez-vous pour défiler, véritable cortège funèbre. J'étais moi-même un élément de ce cortège, dont je m'étais extrait momentanément pour le contempler, juché sur une

petite éminence. A la fois participant et observateur externe. Vieillard et en même temps jeune homme dans cette foule. Familier des autres participants et étranger en même temps. Le vent était tombé, les oiseaux avaient fui, vaincus, sous le ciel noir, car il s'était couvert et pesait à présent bas et lourd comme un couvercle. Dans la lumière indécise qui s'en dégageait, on n'eût pu dire si c'était le jour ou si c'était la nuit. Je me demandai si la télévision ou la radio avait annoncé l'événement ou si tous les marcheurs avaient trouvé dans quelque rêve, la nuit précédents, l'inspiration de cette promenade collective, ou plutôt de cette procession. En tout cas, aucun songe de cette nature ne m'avait visité, moi, la nuit dernière. A moins qu'il ne m'ait visité et que je n'en aie pas gardé souvenir. Ces temps derniers, la mémoire me joue de ces tours. Je me fis ensuite la réflexion que ces gens s'apprêtaient à défiler pour défendre les droits du troisième âge, morne marche silencieuse. Certaines de leurs revendications me traversèrent l'esprit, foudroyantes : qu'on entretienne les parcs de la ville de façon à ce qu'ils soient toujours verdoyants ; qu'on y acclimate des fleurs et des plantes auxquelles nous ne soyons pas allergiques ; qu'on y mette des oiseaux dont les chants apportent aux vieillards la sérénité qu'ils méritent ; qu'on organise des concerts, matin et soir, de musique douce. Puis je me dis, peut-être cette marche est-elle dédiée à la mémoire de quelque promeneur au cœur sensible qui n'eût jamais manqué à sa promenade quotidienne, jusqu'à son dernier jour -- en dépit de toutes ses petites misères physiques, nonobstant les mille contrariétés psychologiques de tous les jours, sans se soucier des bourrasques ni des orages. Puis je me dis qu'il s'agissait peut-être de notre dernière promenade à nous tous. La jubilation que fit naître en moi cette éventualité est indescriptible. Ce bonheur-là chassa de mon esprit tout autre hypothèse. Je m'installai sous un arbre pour le savourer à loisir -- légèrement à l'écart, juché sur un petit tertre, tel un général passant ses troupes en revue avant le salut. Ma main flétrie voulut palper mon crâne chauve mais ne put se soulever jusqu'à lui. Ils me dépassaient tous à présent, se retournant sur moi au passage, s'employant désespérément, pathétiquement, à redresser leurs corps déformés, souriant imperceptiblement comme s'ils savouraient quelque macabre perle de l'humour noir. L'envie me prit de leur rugir dessus : « Arrêtez de sourire et disparaissez de la terre ». Puis je me calmai, ne me voyant guère rugir ni donner -- de quel droit -- un tel ordre, et me dis : « Laissons-les à leur jeu, amusons-nous ». A la suite de quoi, je me mis à sourire imperceptiblement et au bout d'un temps considérable, nous avions tous disparu, un par un -- moi le dernier.

glossaire

arré baba : exclamation de surprise exprimant éventuellement qu'on rejette les propos de l'interlocuteur

bidi : mince cigare indien de forme conique, fait d'une feuille roulée autour de quelques grains de tabac

tika : petite marque ronde dessinée sur le front, soit rituelle, indiquant l'appartenance sectaire, soit simplement ornementale

kaliyong : l'âge de Kali, quatrième et dernière ère du cycle cosmique, le plus dégradé

kourta-pajama : tenue masculine formée d'une ample tunique et d'un pantalon large

gourdwara : temple sikh (le sikhisme étant une religion de l'Inde assimilée à l'hindouisme mais distincte et fondée par Guru Nanak au seizième siècle dans une intention de synthèse entre l'islam et l'hindouisme)

lila : signifiant à l'origine (en sanscrit) « jeu divin », « divertissement ». Dans la dévotion hindoue, il désigne les actions ludiques des divinités, essentiellement celles de Rama et de Krishna, et plus largement les voies de Dieu dans le monde. *Ramlila* et *krishnalila* sont des formes de théâtre populaire mettant en scène les exploits de ces divinités.

dak bungalow : logement officiel pour les fonctionnaires en déplacement

mibrab : équivalent de l'autel dans les édifices religieux musulmans, orienté vers la Mecque, vers lequel les fidèles se tournent pour faire leur prière

mousla : terme injurieux pour désigner les Musulmans

guekko : sorte de lézard qu'on trouve souvent sur les murs dans les maisons

nim : arbre très courant en Inde (*melia azadirachta*), au fruit amer et au feuillage ombreux, réputé également pour ses vertus médicinales (notamment antiseptiques)

dhoti : vêtement masculin formé d'une pièce de tissu drapé autour de la taille, dont une extrémité passe entre les jambes, et qui peut descendre soit jusqu'à la cheville, soit jusqu'aux genoux selon la manière de le draper

toba-toba : exclamation exprimant la contrition, associée à l'univers culturel musulman, accompagnée d'un geste consistant à porter les mains aux oreilles

ramram : formule de salutation familière dans les villages, du dieu Ram (voir notes pp. 26 et 97)